FORCE OUVRIERE www.force-ouvriere.fr FO la force syndicale

Portraits de militants

Étienne Dolet

***Force Ouvrière* n°40, daté du 26 septembre 1946**

Le 400e anniversaire de la mort d'Étienne Dolet a été à peine marqué. Cependant, par son érudition et ses œuvres linguistiques, il a contribué au développement de la culture française et il est hors de doute que son esprit révolutionnaire a préparé la libération de la pensée de la tutelle théologique.

En combattant le fanatisme, l'ignorance et la superstition avec un rare courage intellectuel, ainsi que les excès de l'intolérance religieuse et les préjugés sociaux, il a aidé au progrès et au bonheur de l'humanité.

Athée ou non, Dolet était la conscience universelle de son époque. Il était hostile aux injustices politiques, sociales et religieuses dont les iniquités le révoltaient.

Non conformiste, il critiquait la magistrature, les puissants, la tyrannie avec tant de témérité qu'il devint leur plus grand ennemi. Ainsi, Dolet, qui méprisait la poltronnerie, était l'homme le plus inquiétant et le plus célèbre de son temps.

Ce n'est pas seulement sa sensibilité, mais son amour fervent de la justice qui explique son attitude noble et courageuse à l'égard des opprimés.

Cette belle figure de la Renaissance française était un humaniste, un érudit, un agitateur et un homme d'action qui considérait le bien, après Plotin, comme le but essentiel de la vie.

Tel était Dolet lorsqu'en 1538, à Lyon, tous les ouvriers d'imprimerie s'étaient mis en grève parce que les patrons imprimeurs avaient refusé les revendications des compagnons: l'augmentation du salaire et une meilleure nourriture – car, à cette époque, les ouvriers étaient nourris. Cette grève était si puissante qu'elle révolutionna toute la région lyonnaise et produisit une répercussion imprévisible sur la vie sociale.

Étienne Dolet s'était insurgé contre toutes les formes de l'oppression, la cupidité et l'égoïsme. Il approuva la grève et la légitimité des revendications ouvrières. Sans se soucier de sa vie et de son avenir, il se jeta dans la bataille. Guidé uniquement par son sens profond de la justice, il se fit le défenseur des ouvriers et lutta pour leur cause.

Mais comme les patrons imprimeurs avaient refusé toute augmentation, les compagnons cessèrent le travail. Dans les réunions, ils proclamèrent la résolution de ne reprendre le travail que lorsqu'ils auraient satisfaction. Pour étouffer la grève, la «justice» royale poursuivit et emprisonna les grévistes. L'effervescence, cependant, continua, et la situation s'aggrava à tel point que François Ier intervint et, à Moulins, promulgua un arrêt qui adoucissait un peu la condition des ouvriers. Mais les patrons protestèrent contre les décisions du roi et menacèrent de quitter Lyon avec leur imprimerie si l'arrêt qui accordait des avantages minimes aux grévistes n'était pas aboli. François Ier, devant la pression patronale, signa à Fontainebleau, le 28 décembre 1541, un règlement qui rétablissait l'ancien régime du travail et de l'exploitation.

Au surplus, disait cet arrêt, «il est interdit aux compagnons de s'associer, d'avoir une bourse commune pour alimenter les grèves. Ils ne pourront quitter un atelier sans avoir achevé l'ouvrage en cours». Les patrons triomphaient, mais les ouvriers continuèrent à lutter et à revendiquer un édit plus juste. Pour enlever aux ouvriers tout espoir de gagner la bataille et pour les démoraliser, les patrons, au Conseil du Roi, obtinrent le 19 juillet 1542 des lettres de patente qui prescrivaient aux magistrats de réprimer tout mouvement de révolte des compagnons.

L'ordonnance royale du 28 décembre 1541, ainsi renforcée par des décrets complémentaires, n'avait pas désarmé les ouvriers. Au contraire, l'exaspération était à son comble et la révolte était si furieuse que les ouvriers se levèrent en masse. Les patrons, affolés et désemparés, cédèrent finalement devant l'action irrésistible des grévistes.

Les compagnons avaient ainsi arraché par la force ce qu'ils n'avaient pu obtenir par les revendications, et un accord fut signé le 1er mai 1543.

À ce moment-là Dolet, qui était imprimeur et patron à la fois, fut jeté en prison pour avoir soutenu les compagnons contre les patrons omnipotents.

Le crime que l'on reprochait à Dolet était d'aimer trop passionnément la liberté et avec trop de sincérité. Il resta pendant quinze mois en prison parce qu'il préféra plutôt défendre la vie des ouvriers que la sienne. D'ailleurs, des lettres de rémission, signées par François Ier à Villers-Cotterets en 1543, sont probantes à cet égard: «Il est condamné pour avoir soutenu les compagnons imprimeurs…»

Les inquisiteurs, les fanatiques et ceux de sa corporation lui vouèrent une haine farouche, car il avait démasqué leur médisance, leur turpitude, leurs vices, leur barbarie. Ils l'accusèrent d'hérésie parce qu'il avait deviné les tendances véritables de l'Église.

Sa vie fut brève, mais il a mené une lutte implacable contre son temps, contre ses ennemis, qui a consumé son cœur et épuisé l'ardeur de son esprit. Considéré comme le plus dangereux des hommes et des savants qui existaient à la Renaissance, après

cinq ans de détention il fut pendu et brûlé. Il monta au gibet la tête haute, fièrement, comme un héros de la pensée moderne qui n'a rien à regretter ni à renier.

Il fut condamné parce qu'il aimait la vérité et que la liberté était sa raison d'être; parce qu'il était incompris et que, par son intelligence et ses aspirations, il dépassait son temps.

Défenseur opiniâtre des opprimés, Étienne Dolet, à travers les siècles, reste un exemple vivant de courage et de générosité.

Théodore Beregi

Flora Tristan

***Force Ouvrière* n°379, daté du 23 avril 1953**

Le cent cinquantième anniversaire de la naissance de Flora Tristan n'a pas été marqué, même par la presse ouvrière, qui lui doit pourtant la gratitude et l'admiration. Mais il n'est jamais trop tard pour célébrer la mémoire de cette héroïne révolutionnaire, qui a consacrée sa vie pour l'affranchissement éthique du prolétariat.

L'histoire du mouvement ouvrier du XIXe siècle est liée également aux efforts généreux de Flora Tristan dont la forte personnalité est inséparable des luttes sociales de la classe ouvrière. Précurseur de l'émancipation de la femme, elle portait dans son âme et dans sa conscience révoltées, l'amertume et l'aspiration des millions de femmes opprimées et avilies par les préjugés de la société bourgeoise.

Flora Tristan se révoltait précisément contre l'inhumanité des préventions, contre l'imbécillité des conventions, qui depuis le moyen âge, systématiquement maintenaient la femme dans un état d'infériorité inconcevable au XIXe siècle, en Europe occidentale où le développement de la civilisation avait atteint un degré plus élevé. En tant que femme éclairée et cultivée, Flora Tristan s'opposa énergiquement à cette discrimination sociale absurde, que les hommes, selon le vieux principe du «sexe fort», avaient arbitrairement créé à l'égard de la femme.

II est vrai, que George Sand, à la même. époque est apparue dans la littérature romantique comme un protagoniste de la libération féminine, mais tandis que vers 1833, l'auteur d'*Indiana* ne concevait l'affranchissement de la femme que sur le plan de l'amour, en revanche, Flora Tristan songeait déjà à l'émancipation sociale, politique et économique de la femme, ce qui signifiait dans son esprit, une égalité civile et morale complète avec les hommes.

Flora Tristan avait une grande popularité parmi les ouvriers; elle était aimée pour sa magnanimité, son dévouement inlassable, et son sublime désintéressement. Cette femme séduisante, et enflammée pour la cause universelle du prolétariat, était, en effet, un guide pour tous les déshérités et humiliés de la société. Et c'est, probablement cette influence irrésistible que Flora Tristan exerça sur les travailleurs, par sa parole éclairée et bienveillante et par ses écrits passionnés, qui rendaient jalouse George Sand à son égard, car la «bonne dame de Nohant» ne ménageait pas Flora Tristan, de ses griffes et de ses rosseries malicieuses. Il faut dire cependant, que le socialisme et l'humanisme de Flora Tristan étaient plus profond et n'avaient pas ce caractère spectaculaire que la théorie démocratique et républicaine de George Sand, qui après la révolution de 1848, a connu bien des vicissitudes jusqu'à un certain compromis avec la politique de Napoléon III. Par contre, la vision philosophique et morale de Flora Tristan, imprégnée d'idées saint-simoniennes et socialistes, ne subit aucune variation. Flora, encore jeune, emporta dans sa tombe, la pureté de son idéal révolutionnaire.

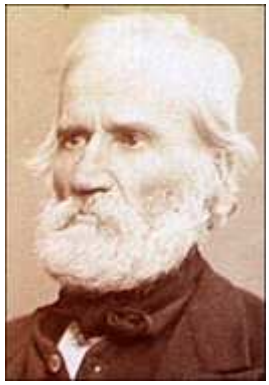
Comment et pourquoi Flora Tristan était-elle venue au prolétariat? D'origine aristocratique, par surcroît fortunée et très belle, Flora était arrivée à Paris et après des déboires conjugaux, elle se lia d'amitié avec les philosophes saint-simoniens, par une vive sensibilité et par un besoin spirituel. Cependant, son élan humanitaire la conduisit de plus en plus vers les ouvriers malheureux et exploités. Elle découvrit leur souffrance. Après un séjour, dans son pays natal péruvien, Flora Tristan revint en France et publia: *Pérégrinations d'une paria*, document bouleversant sur l'existence misérable des femmes asservies en Amérique du Sud. C'était un appel à la conscience du monde civilisé et ce livre poignant par son ton pathétique et par la peinture saisissante de la vérité humaine, révélait un écrivain de talent. Puis, elle composa un roman biographique, intitulé: *Méphis, ou le prolétaire*, dans laquelle Flora Tristan transposa les épreuves douloureuses de sa propre existence. Mais, animée par une flamme intérieure, en pensant à la situation navrante de la classe laborieuse, elle partit en Angleterre pour étudier de près la condition de vie des travailleurs des manufactures. Les impressions de voyage, ses constatations la persuadent «qu'il faut changer fondamentalement cet état de chose intenable, qui réduisit les travailleurs au niveau des bêtes de somme». Dès son retour, elle fit paraître *Promenades dans Londres*, où elle a consigné minutieusement ses observations et ses réflexions sur la vie quotidienne pénible du prolétariat anglais. Elle s'était mise en rapport avec les socialistes: Fourrier, Cahet, Proudhon, Considérant, Blanqui et rechercha dans leurs doctrines sociologiques, ce qui était pratiquement réalisable, en rejetant toutefois les conceptions purement utopiques. C'est ainsi, qu'elle défini dans son célèbre ouvrage: *L'Union ouvrière*, la ligne fondamentale de sa pensée socialiste et de son but immédiat. Flora Tristan suggère la création d'une Association générale des corporations des travailleurs, pour défendre leurs intérêts moraux, matériels et sociaux, en ne comptant que sur leur force et leur volonté. Elle a mené une lutte ardente pour l'Association internationale des travailleurs, que ni l'intimidation policière, ni les menaces du gouvernement de Louis Philippe n'ont pu interrompre.

Comme un véritable apôtre du socialisme, Flora Tristan, l'éternelle enthousiaste, l'infatigable agitateur, parcourait les villes industrielles françaises pour enseigner et inculper l'idée de la solidarité, de l'égalité et de l'union fraternelle, dans lesquelles elle voyait le triomphe de la philosophie humaine du prolétariat. Le peintre Gauguin écrivit plus tard sur Flora Tristan, qui était sa grand-mère: «Proudhon disait qu'elle avait du génie. N'en sachant rien, je me fie à Proudhon. Ce que je peux assurer, cependant, qu'elle employa toute sa fortune à la cause ouvrière.» Flora Tristan avait, en effet, le génie du bien, une intelligence passionnée et clairvoyante, un extraordinaire pouvoir de persuasion et de séduction sur les masses, et enfin, l'instinct de justice, qui étaient le secret de sa vraie grandeur.

Théodore Beregi

Louis-Auguste Blanqui

***Force Ouvrière* n°480, daté du 21 avril 1955.**



Le 150e anniversaire de la naissance d'Auguste Blanqui a passé sous silence dans la grande presse.

Aussi nous voulons réparer cet oubli, en rappelant qu'il a consacré sa vie entière à l'exaltation et à la propagation d'un idéal dont il était l'incarnation vivante, et qu'il exerça une forte influence sur l'évolution de l'esprit de la classe ouvrière. La destinée de Blanqui fut grandiose et malheureuse à la fois; probablement la plus tragique et la plus émouvante dans la douleur, dans l'endurance, dans la ferveur révolutionnaire et dans la puissance extrême de la foi, qu'un homme ait connue et ait éprouvée au cours de son existence.

On ne peut le comparer à personne pour la fermeté de son caractère et la rigueur sociologique de ses idées. Il est exceptionnel dans l'histoire des grands révolutionnaires dont l'action et la pensée sont si intimement liées. Sa vie exemplaire est l'irradiation même de sa propre philosophie, par le fait qu'il a conduit l'arme à la main des insurrections et qu'il passa 35 ans de sa vie en prison, ne voulant pas renoncer à la lutte et refusant d'abandonner la classe ouvrière dont la libération économique et morale constituait la pierre angulaire de sa théorie. Blanqui fut entraîné dans le mouvement social par une vocation intérieure et par une force irrésistible de son tempérament.

Ce goût pour le combat, dont le but définitif à ses yeux était la réalisation d'un nouvel ordre moral de l'humanité, était si vif, qu'il délaissa bientôt ses études de droit et de médecine.

Le règne de Charles X qui touchait à sa fin, lorsque la Révolution de juillet 1830 éclata, Blanqui assoiffé de justice et de liberté, combattit avec le peuple pour le renversement de la royauté. Il croyait à l'instauration de la démocratie, mais vite il s'aperçut que le trône avait seulement changé de monarque et que le régime d'oppression était le même. Blanqui prépara donc un nouveau soulèvement pour le triomphe de la République. En tant que membre de la Société des Amis du Peuple, il déploya une intense activité pour la cause commune.

Le poète allemand Henri Heine, qui assistait en 1832 à une réunion secrète, écrivit dans *La Gazette Universelle d'Augsbourg*: «Blanqui fit un long discours, plein de sève, de droiture et de colère». On y découvre le comportement futur de Blanqui à l'égard de la société bourgeoise qu'il ne cessera de combattre jusqu'à sa mort. La conspiration contre la monarchie démasquée, il fut impliqué dans le procès des Quinze qui se déroula, en janvier 1832, devant la Cour d'Assises de la Seine. Blanqui exposa ses idées avec une franchise et une désinvolture qui stupéfièrent les juges: «On ne cesse de dénoncer les prolétaires comme des voleurs, prêts à se jeter sur les propriétés. Pourquoi? Parce qu'ils se plaignent d'être écrasés d'impôts au profit des privilégiés. Et les possesseurs que la société entière doit couvrir de sa puissance, ce sont deux ou trois cent mille oisifs qui dévorent paisiblement les milliards payés par les voleurs... Le peuple fera des lois qui doivent le régir. Alors ces lois ne seront plus faites contre lui, elles seront faites pour lui. Voilà comment nous entendons la République, pas autrement.»

Dans cette interprétation fragmentaire de la justice sociale on reconnaît les contours fondamentaux de sa philosophie du monde futur. Il est condamné pour quelques mois de prison, mais lorsqu'il retrouve la liberté, il crée avec Barbès, la Société des Familles. Dissoute peu après par le gouvernement de Louis-Philippe, Blanqui n'est pas désemparé pour autant, il fonde une autre organisation secrète: la Société des Saisons. Dès ce moment, il élabore le plan d'une nouvelle insurrection pour renverser la monarchie. Sa théorie de la conquête du pouvoir est basée sur cette conviction qu'avec quelques centaines de militants armés et bien disciplinés, par une action rapide et ordonnée, on y peut parvenir. Il donna le signal du soulèvement pour le 12 mai 1839, qu'il dirigea lui-même. Ce fut une grave erreur théorique et stratégique et finalement un sanglant échec. Pour ce fait il fut condamné à mort, mais sa peine commuée en détention perpétuelle, on l'enferma dans la forteresse du Mont Saint-Michel; où il y resta jusqu'à la Révolution de février 1948.

Pendant les huit années de sa détention, sa vie, dans cette prison immonde et pleine de vermine, était un véritable enfer. Hippolyte Castille écrivait à ce propos: «On lui avait rivé des fers qui entraient dans sa chair et lui faisaient craquer les os.»

Voyant ses compagnons de lutte «pourris, couverts de plaies et de poux dévorants», Blanqui se révoltait contre la cruauté diabolique de la société civilisée, mais ne se laissa jamais aller au désespoir. Dans la prison humide et mortelle, il méditait sur les contrastes de la condition humaine, développait et approfondissait sa doctrine à laquelle il donna une forme définitive, d'où devait sortir ses ouvrages les plus importants: *Critique sociale , Capital, et Travail*.

En février 1848, quand il retrouva la liberté, sa popularité était telle, qu'on le désigna naturellement pour prendre part à l'œuvre de la rénovation nationale.

Blanqui constata que le gouvernement provisoire était désuni et qu'il s'écartait de sa véritable destination; que le conflit entre le peuple et la bourgeoisie était inévitable, car cette dernière ne voulait nullement sacrifier ses privilèges et ses intérêts. C'est alors que Blanqui, en opposition avec le gouvernement, mena une violente campagne contre l'impôt extraordinaire des quarante-cinq centimes, très mal accueilli par le peuple et qui selon lui signifiait: «l'arrêt de mort de la République».

Après la journée tumultueuse du 15 mai, qu'il avait organisée, lorsque les ouvriers envahirent le Palais Bourbon, il fut encore condamné à 10 ans d'emprisonnement. À peine sorti, Blanqui constitua encore des sociétés secrètes; mais l'Empire le traqua impitoyablement et il dut se réfugier en Belgique, d'où il dirigea la lutte contre le régime de Napoléon III.

Il ne rentra à Paris qu'en septembre 1870. Son patriotisme lui suggéra un plan stratégique pour refouler les envahisseurs prussiens hors des frontières. Il tenta deux fois, le 31 octobre 1870 et le 22 janvier 1871, de renverser le gouvernement de Gambetta, par l'insurrection armée, mais chaque fois, il fut vaincu. Après la signature de l'armistice, Blanqui malade et épuisé, est arrêté, par ordre de Thiers, juste à la veille de la proclamation de la Commune, dont il était membre. Au lendemain de la Semaine sanglante le Conseil de guerre le condamna à l'incarcération à vie pour les faits du 31 octobre 1870. Au moment sa comparution, le journal parisien *La République Française* écrit: «Blanqui est pâle. La prison et la solitude achèvent de ruiner cette nature si puissante contre la douleur. Cependant il est toujours ferme et impassible. Rien n'ébranle la vivace énergie de son âme indomptable». L'amnistie de 1880, lui rend la liberté et le vieux lutteur reprend le combat qu'il poursuivra jusqu'à sa mort avec une farouche détermination et avec la passion idéaliste qui ne s'est jamais éteinte dans son âme.

Sur le plan sociologique, Blanqui était plus réaliste et plus logique que les théoriciens utopiques le sont en général. Il tenait compte des faits tangibles de l'histoire de l'humanité et prévoyait l'inéluctabilité de la disparition du système capitaliste et affirmait que l'affranchissement de la classe laborieuse ne peut s'accomplir que par les moyens de l'éducation, à laquelle il attribuait une importance fondamentale. C'est un peuple instruit et non ignorant qui sera seulement capable de conquérir le pouvoir de l'État et apte à la reconstruction de la société, où les notions de la liberté et l'égalité constitueront les règles quotidiennes de la vie. L'égalité nécessairement créera la fraternité; la suppression des oligarchies et la répartition équitable de la richesse apporteront la vraie justice sociale. Le progrès et la civilisation seront par surcroît, les instruments du bonheur général. Son axiome: «Ni Dieu, Maître», était tout un programme.

Si certaines de ses affirmations sont aujourd'hui dépassées et si l'on n'est pas d'accord forcément avec méthode de la violence, en revanche ses considérations historiques sur l'origine de la richesse individuelle, sur la valeur créatrice de la science, sur la portée de l'éducation et l'instruction du peuple, sur la nécessité de l'émancipation économique la classe ouvrière restent toujours valables.

Auguste Blanqui, surnommé «l'enfermé» fut vraiment, comme le disait Garibaldi, le martyr héroïque de la liberté humaine.

Théodore Beregi

Jules Vallès

***Force Ouvrière* n°490, daté du 30 juin 1955**

C'était un homme singulier et attachant à tous points de vue: paradoxal dans ses propos, révolutionnaire dans ses sentiments et dans sa pensée. Il n'a jamais appartenu à un parti politique. Il détestait les chapelles littéraires et les coteries. Dans toutes les circonstances de sa destinée, Jules Vallès resta un homme libre, solitaire dans l'exil, luttant pour l'émancipation économique de la classe ouvrière et pour sa libération morale. Or, sans le vouloir, il était engagé dans le sens le plus humain du terme, car il s'insurgeait contre la misère du peuple, la sottise, la lâcheté, l'immoralité et les préjugés bourgeois.

Son enfance et sa jeunesse ne furent que souffrances et désenchantements.

Mais comme il avait acquis de bonne heure la dignité de sa personne, cet état de choses, au lieu de le rendre triste et renfermé, développa en lui l'amour-propre, l'orgueil, le goût de la vérité et le sentiment âpre de la révolte à l'égard de tout ce qui était conformisme et prévention.

Après un début difficile, dans la littérature, mais confiant dans la valeur et la force de son talent, il devint l'un des écrivain français les plus originaux et les plus étincelants. Des critiques célèbres de l'époque avaient reconnu ses qualités littéraires intrinsèques, mais, pendant près de cinquante ans, il fut oublié. C'est seulement depuis quelques années que l'auteur du *Bachelier* a été redécouvert et qu'il connaît actuellement une nouvelle popularité. Aujourd'hui il est rangé parmi les grands classiques du XIXe siècle.

«Je n'ai pas eu de famille»

Vallès naquit à Puy, en 1832. Son père était pion dans un collège de Saint-Étienne et sa mère, religieuse défroquée, était «laide et bête». Elle le fouettait tous les jours pour qu'il ne soit pas dit qu'il était un «enfant gâté». Vallès confia plus tard à son ami et compagnon de la Commune, Arthur Arnould: «Je n'ai pas eu d'enfance, et je n'ai jamais eu de famille».

Après de brillantes études, en 1850 il débarqua à Paris pour faire son Droit à l'université. Il se révoltait déjà contre la société, et le gouvernement qui de plus en plus s'enlisait dans la marée de la réaction. Ce républicain fougueux se passionna pour le socialisme de Proudhon et, avec ses camarades du quartier Latin, il suivait les cours de Michelet à la Sorbonne, qui chaque fois constituait une sorte de manifestation pour la liberté de l'esprit et la démocratie bafouées par les tenants du pouvoir.

Vallès, avec sa sensibilité impétueuse et son esprit révolutionnaire, rêvait en compagnie de ses amis de misère, d'un monde plus humain et plus juste, en chantant les strophes vibrantes du *Chant des Ouvriers*, de Pierre Dupont: «Nous qui des pieds, des bras, des mains - De tout le corps luttons sans cesse - Pour abriter nos lendemains - Contre le froid de la vieillesse - Buvons - À l'indépendance du monde.»

Comme tous les vrais républicains, héritiers des idées de la révolution de février 1848, Jules Vallès haïssait la politique antidémocratique du prince Louis-Napoléon . On comprend que le lendemain du coup d'État du 2 septembre 1851, il se joignit à ses camarades pour participer à la résistance. Malheureusement, l'insurrection échoua et si Vallès ne fut pas arrêté, c'est que son père bien pensant et pusillanime, furieux de «l'incartade» de son fils, le fit enfermer dans un asile d'aliénés. Vallès n'étant pas atteint de maladie mentale, fut libéré après deux mois d'internement arbitraire, par l'intervention de son ami Ranc.

À 19 ans, Vallès, réfractaire au nouvel ordre établi par Napoléon III dans lequel il voyait une forme, plus raffinée du despotisme, voua l'Empereur à l'exécration et deux ans plus tard, en 1853, il participa au complot de l'Opéra-Comique ce qui lui valut un emprisonnement de 44 jours.

L'écrivain se révèle

Libéré mais tenaillé par la misère, il accepta une place de surveillant au collège de Caen. Or, sa nature turbulente, son caractère indépendant et son âme toujours en ébullition, ne pouvaient supporter l'ambiance étouffante de cette petite ville de province. Paris l'attirait de nouveau où il espérait réaliser ses rêves d'écrivain. Il publia en 1857, sans nom d'auteur, son premier livre intitulé: *L'Argent*, qui fit scandale. Sous forme d'éloge satirique du milieu de la haute finance et de l'idolâtrie effrénée de l'argent, il attaquait la veulerie, l'hypocrisie, et «l'égoïsme civilisé» des gens riches: «Votre couronne en feuille d'argent sera brisée, écrit-il. Le coup de Bourse, la Carmagnole des millions le hasard de la fourchette tout cela finira et finira bien»...

Nous sommes en 1860. Vallès travaille comme expéditionnaire à la mairie de Vaugirard, mais en même temps il publie

régulièrement des chroniques dans la *Presse, La Liberté,* la *Revue Européenne*, l'*Événement* et *Le Figaro*, qu'il réunit ensuite en volumes, sous les titres: *La Rue* et *Les Réfractaires*. Ces deux ouvrages, sont la peinture des caractères, des mœurs et de la condition sociale des pauvres gens et révèlent un écrivain réaliste, dans la meilleure tradition de Balzac, un observateur aigu, sensible aux nuances, au pittoresque et à la finesse du style. Il aimait ces réfractaires, qui «n'ayant point pu, point voulu ou point su obéir à la loi commune, se sont jetées dans l'aventure; qui marchent à travers les huées et les rires, sans ruser et sans feindre, poitrine découverte, l'orgueil en avant comme un flambeau. La misère arrive qui souffle dessus, les empoigne au cou et les couche dans le ruisseau».

La critique avait surtout accueilli *Les Réfractaires* avec une sympathie chaleureuse, en y découvrant des valeurs littéraires indéniables: l'originalité du ton, la saveur âpre et la truculence réaliste de l'accent: «Les réprouvés de cette cité dolente, écrivait Paul de Saint-Victor, sont d'une vérité effrayante. Il y a du sang et de la bile dans la couleur de M. Vallès; son eau-forte mord contre le vitriol. Mais le cœur n'est pas absent de ses récits sardoniques, on l'entend battre sous les sarcasmes». De même, les frères Goncourt, pourtant si avares d'éloges envers leurs contemporains, sont émerveillés: «Nous admirons, lui écrivent-ils, votre étude poignante si vive et chaude, impitoyable et vibrante. Vous avez l'observation qui va au cœur».

Les Réfractaires lui procurent une certaine notoriété. Vallès lance son journal *La Rue*, dans lequel il fulmine avec sa verve incisive et son style véhément contre les vices et les tares du régime. Ses articles, jugés scandaleux, bientôt *La Rue*, sous le coup des perquisitions et des interdictions, cesse de paraître. Vallès collabore alors dans *Le Globe* et dans *L'Art* de Cluseret. Il met en cause, ouvertement le régime dépravé et dictatorial de Napoléon III: «Après le coup de maillet du 2 décembre, écrit-il, les uns sont devenus fous, les autres sont morts… D'autres, voient et entendent encore, mais la misère les a fanés, ridés, vidés. Que de tombes et de cabanons! Que d'affamés et que d'agonisants!» Pour ce réquisitoire, Vallès est condamné à deux mois d'emprisonnement et à 2.000 francs d'amende. Après avoir purgé sa peine, il fonde en février 1869, un autre journal, au titre très proudhonien: *Le Peuple*. Dans le premier numéro, il explique le but de son entreprise et comment il entend défendre le peuple qu'il identifie au mineur qui vient, la lampe accrochée à son front, traverse la chambre du feu grisou et qui est resté enfoui dix heures sous un éboulement; au couvreur qui tombe du toit comme un oiseau mort; au verrier dont la vie fond avec le verre dans le brasier; au tourneur que la poussière de cuivre étouffe; au peintre que la céruse mord; au mitron pâle comme sa farine». C'est pour démontrer l'héroïque et dramatique souffrance du peuple et lutter pour ses droits sociaux que son journal est destiné.

Candidat malheureux aux élections

A cette époque eurent lieu les élections législatives en France. Jules Vallès se présenta contre Jules Simon et comme «candidat de la misère». Dans sa déclaration adressée aux électeurs, il définit ses intentions: «J'ai toujours été l'avocat des pauvres, dit-il je deviens le candidat du travail, je serai le député de la misère». Son programme referme ses idées réformatrices: «Haine de toutes les servitudes, mépris de toutes les aumônes, droit au travail; liberté et justice.» Il est, hélas! battu, mais n'obtint pas moins 780 voix. Son vaillant journal, *Le Peuple*, après le 14e numéro disparaît faute d'argent. Vallès collabore alors dans *La Marseillaise*, de Rochefort, qui mène une si courageuse campagne en faveur des ouvriers en grève.

Puis vint la guerre franco-allemande de 1870, Vallès est chef d'un bataillon de la Garde Nationale. Le 15 août il est à côté de Blanqui qui tente de soulever, mais en vain, le peuple contre le régime. Après la proclamation de la République du 4 septembre, il est de nouveau avec Blanqui dans l'insurrection du 31 octobre, qui échoue. Vallès est condamné par le conseil de guerre à six mois d'emprisonnement, mais il réussit à se «soustraire».

L'affiche rouge

Au début janvier 1871, le Comité central ouvrier le charge avec Vaillant, de la rédaction de la fameuse affiche rouge, signée par Varlin, Melon, Pindy, et Ranvier, qui causa une vive sensation: «Le gouvernement qui s'est chargé de la défense nationale, a-t-il rempli sa mission? Non… Par leur lenteur, leur indécision, leur inertie, ceux qui nous gouvernement nous ont conduits jusqu'au bord de l'abîme… On meurt de froid, déjà presque de faim… Le gouvernement a donné sa mesure, il nous tue… La perpétuation de ce régime, c'est la capitulation. Place au peuple, place à la Commune. Plus tard, un an avant sa mort, Vallès disait avec fierté: «Je place au-dessus de toutes mes joies d'écrivain celle d'avoir été le collaborateur de cette affiche qui annonçait le grand drame social», c'est-à-dire la Commune et où s'inscrivait toute la révolte contenue du peuple qui grondait à Paris.

Le 22 février 1871, Vallès créa *Le Cri du Peuple*. Son premier numéro annonçait l'arrivée prochaine et inéluctable de la Commune révolutionnaire, créatrice d'une société nouvelle: «La sociale arrive, entendez-vous! Elle arrive à pas de géant, apportant non à la mort, mais le salut par dessus les ruines et elle crie: "Malheur aux traîtres! Malheur aux vainqueurs!"» *Le Cri du Peuple* préparait la population, moralement, psychologiquement et idéologiquement à l'avènement de la Commune. Pour ses articles «subversifs», le journal fut interdit par le général Vignoy, mais il reparut au lendemain de la proclamation de la Commune de Paris. *Le Cri du Peuple* fut le porte-drapeau du mouvement insurrectionnel du 18 mars. Pendant la Semaine sanglante, Vallès se battit, sans défaillance, sur les barricades contre les Versaillais jusqu'à la défaite des communards.

Traqué par les soldats de Thiers et de, Galiffet, il se cacha à Paris, chez des amis sûrs, puis il gagna la Suisse et finalement se fixa à Londres, jusqu'à l'amnistie, d'où il collabora aux journaux parisiens républicains: *Le Radical*, *Le Voltaire*, *La Révolution Française*, *l'Événement*, ce dernier publia ses chroniques pittoresques intitulées: «La Rue à Londres», et le *Siècle* donna en feuilleton, «L'Enfant», première partie de sa trilogie Jacques Vingtras.

C'est en vivant en Angleterre, pays libre des exilés que le proscrit Jules Vallès put s'échapper au verdict du 6e conseil de guerre, le condamnant à mort par contumace, le 4 juillet 1872.

Retour d'exil

Lorsqu'il revint en France, en 1880, il reprit son activité littéraire et journalistique, en publiant un roman historique: *Les Blouses*, qui relate la révolte tragique des paysans de Bouzançais, dans l'Indre, sauvagement réprimée en 1847, et *L'Insurgé*. Entre 1882 et 1883, Vallès écrivit ses *Chroniques à La France*, et *Tableaux de Paris*. Sous sa direction et avec la collaboration de Jules Guesde, d'Eugène Fournière et de Séverine, *Le Cri du Peuple* parait la troisième fois. C'était le seul journal véritablement révolutionnaire à l'époque qui soutenait, avec passion et fermeté, malgré les perquisitions et les tracasseries policières constantes, toutes les revendications de la classe ouvrière et les retentissantes grèves des mineurs d'Anzin et de Décazeville.

Au seuil de la mort, miné par la maladie. Vallès fit encore un dernier acte qui attestait toujours sa solidarité avec les révolutionnaires irréductibles, en réclamant dans un article, l'amnistie pour Louise Michel et Kropotkine.

Les funérailles de Vallès furent un apothéose. Des milliers d'ouvriers témoignèrent leur admiration émue au réfractaire qui se renonça jamais à sa mission sociale, ne renia jamais ses idées, et sut lutter pour la cause prolétarienne tout en restant un homme indépendant.

Un article méchant du critique Ferdinand Brunetière, publié dans la *Revue des Deux Mondes*, au lendemain de la mort de Vallès, le dépeint comme un «vilain homme; une nature mauvaise et dangereuse, [...] qui tiendra[it] dignement sa place dans un musée national des horreurs» et que son livre *L'Enfant* est «infâme». Cette appréciation fort subjective n'enlève rien à la valeur littéraire de la trilogie de Jacques Vingtras, autobiographie transposée de Vallès dont la puissance épique, ardente et tumultueuse évoque le cheminement et les tribulations de sa destinée. Elle est écrite dans un style concis, alerte et coloré et a une signification pédagogique, morale et sociologique, en ce sens qu'elle «défend le droit de l'enfant», proclame la liberté et l'élévation intellectuelle et éthique de l'homme, quelle que soit son origine, et la valeur créatrice d'une conception sociale.

Vallès est un prosateur de premier ordre, par l'influence qu'il exerça sur le développement de la conscience prolétarienne, sur les journalistes de la fin de l'Empire et de la Commune, sur des auteurs tels que Jules Renard et Charles-Louis Philippe.

Un critique avisé de notre temps, M. André Billy, n'hésite pas à affirmer que «Vallès est notre plus grand écrivain révolutionnaire». En effet, il avait l'art de la composition, la sûreté du trait un tour satirique et la vigueur du style pour exprimer toute la douleur, la révolte et l'espérance d'un esprit combattant.

Théodore Beregi

Jean-Baptiste Clément

***Force Ouvrière* n°379, daté du 23 avril 1953**

L'une des plus belles figures de la classe ouvrière, Jean-Baptiste Clément vit aujourd'hui dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu et de tous ceux qui ont appris à admirer son sublime désintéressement, son héroïsme indomptable, et à aimer sa poésie tour à tour tendre, âpre et exaspérée. Il est devenu célèbre par sa romance *Le temps des cerises*, écrit, il y a près de quatre-vingt dix ans, qui n'a pas encore perdu ni son charme mélancolique, ni sa signification humaine.

J.-B. Clément ne pouvait relire ou entendre sans émotion et sans larmes ses propres vers:

«J'aimerai toujours le temps des cerise - C'est de ce temps-là que je garde au cœur - Une plaie ouverte...»

Il a, en effet condensé dans ces lignes toute la misère de sa jeunesse, la souffrance de ses années de luttes, son chagrin et ses déceptions. Et par ce qu'il a conservé le douloureux. souvenir au fond de son coeur viril, et sentimental à la fois, qu'il est devenu un combattant intrépide du prolétariat, un exemple émouvant de noblesse d'âme et de générosité.

J.-B. Clément était né pour la lutte sociale; sa détresse et les injustices qu'il a endurées, avaient mûri et formé sa conscience révolutionnaire. Sa vie, très mouvementée, fut entièrement mise au service de l'idéal de la classe ouvrière, comme sa poésie bouillonnante, nerveuse qui se confondait avec la révolte intérieure et l'espoir des hommes humiliés et opprimés.

On ne peut évoquer cette existence ardente et tumultueuse, qui se passionna jusqu'à sa mort pour la cause socialiste, et sa poésie qui vibrait et s'exaltait pour un meilleur avenir de tous ceux qui souffraient et qui voulaient être heureux parce qu'ils aimaient la vie.

Jean-Baptiste Clément, avant d'être le poète-chansonnier célèbre du prolétariat, a fait toutes sortes de métiers: tourneur en cuivre, employé chez un architecte, chez un négociant en vin, puis manœuvre à la construction du viaduc de Nogent. A vingt et un ans, il s'insurge contre la tyrannie et l'exploitation patronales; compose des poèmes avec une spontanéité naturelle et prend conscience de sa véritable vocation. En même temps, sa soif de culture s'éveille, que des lectures médiocres ne peuvent plus satisfaire. Il se rend compte de son ignorance et Clément travaille le jour, étudie la nuit, éclairé par une lampe à huile. «Autodidacte, écrivait-il, je devais passer par trente-six métiers et bien plus de misères pour m'instruire!» II lit les œuvres de Balzac, de Flaubert, de Musset et la poésie de l'infortuné Hégésippe Moreau et de Béranger. Mais, c'est les vers enflammés de Pierre Dupont qui exercent sur lui une profonde attraction. A cette époque, il écrit des couplets nostalgiques et délicieux que seuls ses amis intimes connaissent, et il vit à la Butte Montmartre, dans une misère lamentable. Puis, vient le jour heureux... lorsqu'il a vendu à l'éditeur sa première chanson pour cent sous. II n'a jamais oublié l'étrange émotion qu'il avait ressentie alors. Encouragé par ce début de succès, il composa les *Chansons du morceau de pain*, jugées par lui «sans importance», mais qui révèlent un authentique poéte chansonnier du peuple. Dans les couplets rythmiques, tantôt satiriques, tantôt révolutionnaires: *La chanson du Fou, Folie de Mai, Fournaise, Les Souris, L'Empereur se dégomme, Paysan, Quatre-Vingt-Neuf*, il évoque la misère noire, le régime haï et détesté de Napoléon III, le souvenir frémissant de 89, la colère et l'inquiétude du peuple, que la censure impériale avait interdit et pour lesquels il fut emprisonné à Sainte-Pélagie.

Lorsqu'en 1867, la chanson du *Temps des .Cerises*, sur la musique de Renard, fut éditée à Bruxelles, le nom de Clément devint rapidement populaire en France. Et c'est dans une nouvelle édition de 1885 que Clément l'a dédiée: «à Louise Michel, l'ambulancière de la rue Fontaine-au-Roi, le dimanche 28 mai 1871.» Dans le mouvement d'émancipation de la Commune, J.-B. Clément prend une part active et se bat courageusement sur les barricades. C'est dans sa cachette quai de Bercy qu'il écrivit, pendant les jours tragiques de la répression, les strophes déchirantes de *La semaine sanglante*: «Paris suinte la misère - Les heureux mêmes sont tremblants - La mode est aux conseils de guerre - Et les pavés sont tous sanglants...»

Après la défaite de la Commune, il est contraint de s'exiler en Angleterre, où il végète, en donnant des leçons de français. En pensant aux trente-cinq mille communards massacrés, à ses amis fusillés et déportés à la Nouvelle-Calédonie, Clément met «la chanson au service, de la cause des vaincus et veut peindre dans un style simple et direct, les souffrances et les revendications des ouvriers». Les événements de 1871 m'ont convaincu -écrivait-il - qu'il fallait par les paroles et les chansons, forcer le peuple à voir sa misère, à hâter ainsi l'heure de la solution du grand problème social. C'était, le but immédiat de ses chansons et de sa poésie. Et c'est ainsi qu'est né de l'inspiration socialiste: *Les Traîne-Misére*, à *Mon Marteau, Le Diable*. A son retour en France il

compose *Les Gueux, aux Loups, Jean Rat, Liberté-Egalité*, poèmes émouvants par la sincérité de l'émotion et de l'accent, par la force de l'expression et par la sensibilité humanitaire. Dans ses chansons sociales: *Le Trimardeur, La Grève, Crève-Coeur, Chômage, En avant paysan, Le Premier mai,* il apparaît de plus en plus le poète engagé, en lutte contre la résignation, l'ignorance et la pauvreté, en exhortant les travailleurs aux combats pour une société régénérée. J.-B. Clément était redouté aussi comme pamphlétaire sous le règne de Napoléon III. Il a écrit avec une verve mordante, le *Casse-Tête, le Pavé, Le club de la Redoute, La Lanterne Impériale, La Lanterne du Peuple*, où il a fustigé avec une plume incisive et gouailleuse, les institutions réactionnaires de l'Empire libéral et eut le courage de dire en 1868:
«Place à ceux qui ont l'amour de la liberté! Il nous faut des hommes nouveaux et des idées nouvelles.» Les deux volumes de *Questions sociales*, contiennent la doctrine démocratique de cet admirable poète-militant qui dénonçait les maux organiques et les vices internes de la société bourgeoise, et annonçait avec ferveur, la société socialiste où «il n'y aura plus d'inégalités, où le travailleur ne sera plus esclave du capitalisme et l'homme ne sera plus exploité». Cette conception élevée de la société future, lui a donné une raison de vivre et une raison d'espérance.

Théodore Beregi

Eugène Varlin

***Force Ouvrière* n°430, daté du 28 avril 1954**

Eugène Varlin, une des plus belles figures du mouvement ouvrier français du XIXème siècle, appartenait à l'élite du prolétariat. Il se distinguait par son intelligence clairvoyante, son besoin de culture et sa détermination à vouloir aboutir au triomphe de son idéal pour le-quel il luttait, sans jamais se décourager ni perdre un instant la foi dans la grandeur de la mission révolutionnaire.

Varlin était le chef de file du mouvement social qui, sous le règne autocratique de Napoléon III, préparait l'émancipation de la classe ouvrière. Varlin incarnait dans sa révolte et dans sa vision du monde, l'état d'âme effervescent et l'esprit tourmenté des opprimés dont il resta, jusqu'à sa mort héroïque, la conscience vivante.

Sa vie malheureuse, son évolution intellectuelle et sa destinée tragique, constituent, dans l'ensemble, l'exemple émouvant d'une volonté supérieure qui ne connaît pas la pusillanimité, et le découragement. Il mesurait les difficultés avec une lucidité extraordinaire que ni la persécution, ni la prison ne pouvaient détourner de son but final qu'il voulait atteindre et ne diminuaient en rien sa merveilleuse faculté combative, mise au service de la libération du prolétariat.

Nous évoquerons en quelques traits sa physionomie, la beauté de son âme et la noblesse de son esprit qui se manifestaient dans toutes ses actions et dans ses écrits.

«Varlin, écrivait le général Cluseret, était grand et mince; son front était admirablement dessiné, mais le triomphe de Varlin était dans ses yeux. De ma vie, je n'ai vu des yeux semblables. Ils reluisaient de tels feux qu'ils commandaient immédiatement l'attention bientôt remplacée par l'estime et l'affection. Ces deux petits yeux noirs si vifs, rayonnaient d'une telle bonté, étaient si honnêtes et si intelligents qu'ils pénétraient en vous et y allaient réveiller les mêmes sentiments qu'ils reflétaient».

Varlin travailla dès sa jeunesse comme ouvrier relieur et dans ses loisirs il étudiait pour développer son intelligence et enrichir ses connaissances. La soif de culture était chez lui naturel et nécessaire, car il voulait se libérer de l'ignorance. Ce sentiment de culture ne trouva pas son assouvissement et véritablement l'obséda toute sa vie.

C'est avec toute l'ardeur et la sensibilité de son coeur que Varlin prit part dans les luttes et dans la discussion des problèmes particuliers du mouvement corporatif. Il avait lu le *Contrat social*, de Rousseau et l'Organisation du Travail, de Louis Blanc, qui lui avaient donné les éclaircissements essentiels sur les inégalités fondamentales de la société et sur la condition des ouvriers. Varlin prenait le chemin des grands précurseurs de l'émancipation du prolétariat pour devenir l'animateur des batailles sociales des salariés exploités. Pour diriger de telles actions revendicatives, il fallait avoir l'intelligence prompte, la générosité passionnée et courageuse, et l'exceptionnelle droiture de caractère que Varlin possédait.

L'ORGANISATION DE LA PROFESSION

Il organisa la corporation des relieurs et lui donna une stimulation agissante pour qu'elle déclencha des grèves afin d'obtenir une meilleure condition de travail et un salaire plus équitable. Il préconisa alors la formation des corporations et des coopératives mutuellistes desquelles il attendait l'affranchissement économique et social de la classe laborieuse.

Au moment de la création de l'Association Internationale des Travailleurs, sa popularité était telle qu'on le nomma secrétaire de la section française et au Congrès de Genève il participa à l'élaboration des statuts de l'Internationale. Nous le retrouvons quelques années plus tard, en septembre 1868, au Congrès de Bruxelles, où il exposa ses idées judicieuses sur le principe de la réduction des heures de travail: «Par la diminution de la durée du travail, dit-il, on réduira le nombre des chômeurs et on combattra efficacement l'avilissement des salariés». Simultanément, il combattit la tyrannie de l'Empire libéral.

Sous son impulsion et son action directe, partout en France, des grèves revendicatives éclatèrent, suivies d'échauffourées violentes. Accusé de la constitution d'une société non autorisée, Varlin fut condamné à l'emprisonnement. Mais ce révolutionnaire irréductible, à peine sorti de prison, reprend contact avec le Comité central de l'Internationale, correspond avec les comités départementaux et, sous une autre forme, reconstitue et dirige à nouveau l'Association ouvrière. Il intervient dans les grèves des ouvriers anglais, belges et suisses. Sa vive solidarité se manifeste quand il proteste vigoureusement contre la répression sauvage des grèves de Ricamarie et d'Aubin.

POURSUIVI ET CONDAMNE

En 1870, quelques semaines avant la guerre franco-allemande, Varlin est compromis dans le célèbre procès de l'Internationale, comme membre directeur d'une société interdite. C'est lui-même qui présente sa défense et celle de ses camarades devant le tribunal militaire: «Nous sommes le parti réformateur, une classe qui n'a encore paru sur la scène du monde que pour accomplir quelques grandes justices sociales et a été l'opprimée de toutes les époques et de tous les règnes. La classe du travail, prétend

apporter un élément de régénération; il serait sage à vous de saluer son avènement rationnel et de la laisser remplir son oeuvre d'équité». C'était un présage qui fit frémir ses juges. Condamné pour la deuxième fois, Varlin ne recouvrit sa liberté qu'à la proclamation de la République du 4 septembre.

Pendant le siège de Paris, il fut un des agitateurs les plus fervents des clubs ouvriers, et le 30 octobre, au moment de l'insurrection révolutionnaire, il était à côté de Blanqui. L'année suivante, lorsque la Commune de Paris s'installa, Varlin mit tout son enthousiasme et son dynamisme au service de la libération du prolétariat. Il fut délégué au ministère des Finances, puis aux subsistances militaires.

Au début, il voyait dans la Commune, la réalisation de ses rêves et de ses aspirations. Mais le 1er Mai, il s'opposa farouchement à la constitution d'un comité dictatorial de salut public et se rangea à la minorité.

MORT AU COMBAT

Quand les troupes versaillaises rentrèrent à Paris, Varlin se joignit à ses camarades de combat et défendit la Commune, sur les barricades, jusqu'au dernier jour de la Semaine Sanglante. Reconnu et dénoncé par un prêtre en civil, il fut lâchement et ignominieusement insulté et massacré. Varlin mourut avec la dignité d'âme qui le caractérisait, en glorifiant la Commune et la République.

Dans l'histoire du mouvement ouvrier, peu d'hommes se sont distingués avec une telle force d'intelligence et de caractère que Varlin qui était le dévouement, la franchise et le désintéressement mêmes. Ses grandes qualités morales le prédestinaient aux combats révolutionnaires de la libération prolétarienne qui firent de lui un véritable héros et un martyr.

«Son âme n'était qu'une aspiration vers laquelle convergeaient toutes ses forces: l'émancipation de ses compagnons de misère, a dit le général Cluseret. Varlin vécut et mourut pour réaliser cette pensée sublime».

La révolution, à son sens, était le seul moyen pour la conquête du bonheur des déshérités et les vaincus de la vie et ce bonheur, Varlin ne pouvait le concevoir que dans un ordre moral, fondé sur la liberté et la justice sociale.

Théodore Beregi

Édouard Vaillant

***Force Ouvrière* n°600, daté du jeudi 29 août 1957**

Dès sa jeunesse, Vaillant tout en étudiant la médecine, s'intéressait passionnément aux questions sociales et économiques de son temps. Il était naturellement destiné à la direction des combats par sa sensibilité et son humanité. La compréhension immédiate du sort des déshérités l'orientait vers les groupements syndicaux en formation.

Nous sommes sous le régime dictatorial de Napoléon III. Ce dernier fait des tentatives renouvelées pour prendre sous sa protection «paternelle» la classe ouvrière mécontente de sa situation. Certes, l'Empereur toléra la constitution des sociétés mutualistes et des premières Chambres syndicales - il autorisa même à une importante délégation ouvrière de se rendre à l'Exposition universelle de Londres, mais lorsque les mineurs du Nord et du Pas-de-Calais se mirent en grève pour obtenir une augmentation de salaire et quand une section de l'Association internationale des travailleurs se forma en France, Napoléon III craignant pour la stabilité de l'Empire «libéral» dévoila son hostilité foncière et devint impitoyable. Il fit traquer et emprisonner les meilleurs militants des corporatives ouvrières.

C'est dans un tel climat psychologique et social, en effervescence continuelle que Vaillant se lança dans la mêlée, en donnant son adhésion à la Première Internationale. Il participa au deuxième Congrès de Lausanne (1867) et soutint avec Varlin et Frankel, les revendications ouvrières: la journée de huit heures, l'organisation de l'école-atelier et l'enseignement scientifique et professionnel. Sa popularité était si grande parmi les travailleurs du quartier du Temple qu'il fut élu membre de la Commune et délégué à l'enseignement.

Jusqu'à la Semaine sanglante il fut un des plus fervents partisans de la collaboration de la Commune avec les Chambres syndicales. Si les organisations ouvrières et les sociétés coopératives ont joué en 1871 un rôle actif dans la vie sociale, le mérite lui revient incontestablement. Après la défaite de la Commune de Paris, il put s'enfuir à Londres, où il devint membre du Conseil général de la Première Internationale. Condamné par contumace à la peine de mort par le Conseil de guerre de Versailles, Vaillant ne revint en France qu'après l'amnistie. Aussitôt il reprit la lutte pour le triomphe des idées qui lui étaient chères.

Lorsqu'il fut élu conseiller municipal dans le quartier du Père-Lachaise, Édouard Vaillant demanda des pensions pour les anciens combattants de la commune et proposa que le nom de ceux qui s'étaient distingués en 1793 et en 1871 fut donné à des rues de Paris.

Son sens de justice et d'équité le guidait encore quand il suggéra à la municipalité la réquisition des appartements inoccupés en faveur des sans-logis. La condition sociale des travailleurs était un de ces soucis constants. Vers 1884, la recrudescence du chômage avait forcément engendré la misère dans la population ouvrière. Pour remédier à cette situation il proposa l'institution d'un fonds de secours, destiné à verser aux chômeurs une allocation correspondant au coût moyen de la vie.

Dans toutes les circonstances des conjonctures sociales de l'époque, la classe ouvrière trouva Édouard Vaillant à là pointe du combat, entre le capital et le travail; elle pouvait compter sur son dévouement et sur son abnégation. Il était avec les mineurs en grève à Anzin, à Decazeville et à Carmaux, leur apportant son encouragement, sa parole chaleureuse, son concours réconfortant pour animer et maintenir la solidarité ouvrière.

Édouard Vaillant a toujours vécu parmi les travailleurs. Il connaissait la genèse de leur révolte, de leurs revers et de leurs aspirations, de même que l'égoïsme incommensurable la duplicité et le culte du Profit du patronat. Il a démontré que le rapport des forces détermine la défaite ou la victoire. Il a mesuré avec perspicacité le rôle éminent et la portée économique et sociale

considérable des groupements syndicaux et le prouva en 1895, lors de la création de la Confédération Générale du Travail, en saluant avec enthousiasme cet événement capital de l'histoire syndicale.

Il est significatif que dans cette période critique où le sectarisme des politiciens ambitieux divisait le mouvement ouvrier, Vaillant, en prenant position se rallia spontanément aux initiatives des fondateurs de l'ancienne CGT, quand il écrivit: «Ce sont les représentants de la partie organisée, syndiquée de la classe ouvrière, qui, encore une fois, ont fait appel à tous les travailleurs, leur traçant la voie de leur émancipation et les invitant à sortir de la masse inorganisée pour grandir, fortifier l'organisation, et l'armée ouvrière de combat».

Édouard Vaillant voyait, en effet, dans la Confédération Générale du Travail, la naissance d'une puissante force ouvrière, basée sur une structure unifiée, capable sur le plan national, avec plus de mordant et d'efficacité, de conduire les batailles corporatives entre les salariés et le patronat. Cependant, au-delà de luttes quotidiennes pour le mieux être il y a le but définitif que Vaillant n'a jamais perdu de vue et qu'il considéra comme la pierre angulaire de la théorie syndicaliste: la libération du monde du travail de la servitude capitaliste et la transformation complète de la condition économique des salariés.

Ainsi jusqu'à sa mort, survenue pendant la première guerre mondiale, «le père Vaillant» resta inébranlablement fidèle à lui-même, à ses principes syndicalistes et à la vision éthique de sa jeunesse. Il avait l'intelligence des sages et la foi profonde des apôtres.

Tel était Édouard Vaillant. Simple, infiniment bon, épris de liberté et de justice, grand défenseur des droits ouvriers, promoteur d'un idéal éternellement jeune et dont les convictions concordaient si parfaitement avec les actes de sa propre vie.

Théodore Beregi

Benoît Malon

Force Ouvrière n°413, daté du 31 décembre 1953.

Benoît Malon est une des plus éminentes figures du mouvement ouvrier français du XIXe siècle, alors en pleine lutte pour sa libération sociale. Sa vie combative, intimement liée à la destinée même du prolétariat est un exemple dans l'histoire de leurs revendications. Cette existence douloureuse et passionnée à la fois mérite d'être évoquée.

Malon dans sa jeunesse était ouvrier agricole. C'est à vingt ans seulement qu'il apprit à lire. Il se décida à venir à Paris où il connut la misère, mais il continua de s'instruire avec une volonté opiniâtre. Son grand courage l'aidait à lutter contre sa détresse et son ignorance et aussi pour ses semblables qu'il désirait éclairer, stimuler pour le combat.

Non seulement ses débuts à Paris, mais toute sa vie fut une dure épreuve. Pour se subvenir, il fut homme de peine, puis ouvrier teinturier. Benoit Malon, écrit Léon Cladel, connu des jours sans pain et des nuits sans abri: «Il gîte dans un taudis se loge en une mansarde de six pieds carrés, et c'est là, sur un dur grabat où ses membres endoloris se délassent de la journée, qu'à peine éclairé la nuit, par la lueur fumeuse d'une chandelle de suif enfilée dans le goulot d'une bouteille, posée celle-ci sur une planche assujettie au châlit, entre deux chaises dépaillées, il se brûle les yeux jusqu'à l'aurore en des lectures forcenées et qui lui profitent si bien qu'en 1866, ses camarades de travail et de misère, reconnaissant en lui le plus apte d'entre eux à défendre leur cause, le délèguent auprès des patrons et le nomment chef de grève». Il savait que le patronat abuse sans pudeur les ouvriers, il fallut donc s'armer de la science pour pouvoir conquérir leur droit à une meilleure condition de vie.

Sous le règne de Napoléon III, la situation était déplorable à tous points de vue pour les ouvriers leurs salaires étaient bas; ils n'avaient aucune sécurité quant à la maladie, le chômage et la vieillesse. Benoît Malon songeait avec angoisse à l'avenir de la classe ouvrière. Le «brave homme» sentait instinctivement que son devoir était à côté de ceux qui préparaient l'émancipation des opprimés du joug capitaliste. Et c'est ainsi que Benoît Malon devint un des fondateurs de la Fédération des Sociétés ouvrières et un des militants les plus représentatifs et les plus déterminés de l'Internationale.

Une intelligence mobile et aigüe, une profonde sensibilité et une logique naturelle guidaient toutes ses actions. Sa condamnation au premier procès de l'Internationale stimula encore davantage son ardeur révolutionnaire. Comme il avait de la continuité dans les idées, il ne fut pas question d'abandonner la lutte, sous la menace de la persécution et des tracasseries policières. Sous son impulsion, une grève de revendications éclata au Creusot en janvier 1870, il se rendit aussitôt sur place comme envoyé spécial du journal la *Marseillaise* pour diriger le mouvement qui malheureusement échoua. La police le rechercha, mais il lui avait déjà échappé et, sous un faux nom, il arriva à Fourchambault, dans la Nièvre, pour animer et conduire une autre grève. Il parcourut la province pour créer de nouvelles sections de l'Internationale.

À peine était-il de retour à Paris qu'il fut enfermé au Mazas pour plusieurs mois. Pendant sa détention il écrivit un long poème épique rimé dans une forme régulière sur la Grève des Mineurs, où il narre avec vérité et émotion l'histoire de trente grévistes «meneurs», condamnés à l'emprisonnement qui luttaient également pour le triomphe de leur idéal: «Nous gardons dans nos coeurs de fortes espérances. - L'avenir pour promet la fin de nos souffrances. - Et des temps où ta force et l'inégalité. - Ne nous retiendront plus sous un joug détesté». Certes, ces vers n'ont pas de valeur littéraire, mais l'âme révoltée et combative de Benoît Malon vibre dans ce poème vengeur avec une émouvante simplicité.

Malon fut de nouveau condamné pour un an au cours d'un nouveau procès de l'Internationale. Heureusement, la proclamation de la République lui ouvrit les portes de la prison et il prit part le 31 octobre 1870 aux tentatives insurrectionnelles malencontreuses des Blanquistes. Puis, c'est la Commune de Paris qui dure trois mois, à laquelle il participe et après la défaite viennent les années douloureuses de l'exil où il déploie une fiévreuse activité littéraire au service du prolétariat. Enfin, c'est le retour en France avec l'amnistie, la création du journal ouvrier *L'Émancipation* à Lyon et la publication de *L'Histoire critique de l'Economie politique* et de *La Morale Sociale* dans lesquels Benoit Malon a exposé les problèmes et les idées de sa philosophie constructive.

La vie et l'oeuvre de ce révolutionnaire ardent, épris de liberté et de justice, sont ineffaçables dans l'histoire des luttes ouvrières du XIXe siècle.

Théodore Beregi

Auguste Keufer

***Force Ouvrière* n°686, daté du jeudi 30 avril 1959**

Édouard Dolléans me disait que Keufer avait de belles vertus humaines et une personnalité mise en relief par ses activités multiples et son noble idéalisme.

La lutte qu'il a menée pendant quarante ans pour les revendications ouvrières ne fut pas vaine puisqu'elle a abouti à de magnifiques résultats.

Le syndicalisme pour Keufer n'était pas seulement un principe, mais une arme puissante dont il se servit contre le capitalisme pour changer la condition de vie des travailleurs du Livre.

Il quitte l'Alsace à 19 ans, après l'invasion de 70 et travailla comme typographe dans plusieurs villes. La vie des ouvriers était pénible à l'époque. Il se joignit à ses compagnons qui se révoltaient de leur misère et pour demander un salaire plus équitable.

Son œuvre syndicale débuta après la grève parisienne de 1878, par l'organisation des travailleurs du Livre. L'intelligence et la ténacité avec lesquelles il accomplissait son travail difficile et délicat lui gagnèrent la confiance et l'admiration de ses compagnons.

Le Congrès constitutif de la Fédération du Livre en 1881 le désigna au Comité central. Plus tard, en 1884, il fut nommé secrétaire général de la Fédération dont il devint l'ardent animateur. Son activité consistait dans propagation des principes syndicalistes et dans la création des sections locales. D'esprit pratique, il recherchait l'utilité de toutes ses actions. Ennemi de la violence et de la démagogie périlleuse et guidé par son bon sens et par son amour de la justice, il essayait de résoudre les conflits corporatifs par la conciliation. Il admettait la grève que lorsqu'elle était inévitable.

Au cours de sa vie militante, Keufer connut les critiques injustes et les obstacles qu'il surmonta toujours par son dévouement à la cause de la classe ouvrière.

En 1886, quand il y eut la scission dans la section parisienne de la Fédération du Livre, Keufer employa toute son énergie pour rétablir la situation et si cette Fédération devint une organisation importante, c'est grâce à lui. Par son esprit de décision et sa fermeté, il était un exemple pour ceux qui devaient continuer son œuvre. partout, il était à la hauteur de son tâche. Il participa dans le Conseil supérieur de l'Enseignement technique avec l'intention de développer la valeur professionnelle des travailleurs. Vice-président du Conseil supérieur du Travail, il s'occupa de la protection des femmes et des enfants à l'usine; proposa des mesures contre les accidents du travail, et fit adopter la loi de 8 heures, la loi sur les assurances sociales.

Ce grand syndicaliste, dont l'activité était basée sur l'utilité de l'expérience, était aussi un idéaliste qui croyait dans les bienfaits du progrès. Influencé dès sa jeunesse par la philosophie positiviste d'Auguste Conte, il comptait transformer la société par le perfectionnement moral de l'individu en développant en lui le sentiment de la liberté et de la justice. Il croyait que la réforme de la moralité de la conscience et des idées était plus susceptible de modifier l'organisation sociale que la réforme des lois.

Dans la lutte, la sagesse et la détermination le conduisaient; hostile aux vagues formules, il s'efforçait de convaincre ses adversaires par des arguments pertinents. Sans haine et sans rancune, il agissait toujours dans un esprit de fraternité et de courtoisie et désirait qu'il y eût entre les ouvriers une sympathie et une compréhension réciproques.

Il joua un rôle important dans l'éducation syndicale des travailleurs du Livre en formant leur conscience et par son constant désir de perfectionnement il combattait l'ignorance, les faiblesses et les maux.

En 1895, Keufer prit part à la constitution de la Confédération Générale du Travail et jusqu'à sa mort il resta attaché à la CGT.

Keufer demeure une belle preuve de courage, d'intelligence et de dévouement au service de la classe ouvrière.

Théodore Beregi

Séverine

***Force Ouvrière* n°441, daté du 11 juillet 1954.**

Qui se souvient encore de Séverine? Son nom et ses livres sont aujourd'hui presque oubliés; pourtant cette spirituelle frondeuses a joué un rôle révolutionnaire dans la vie journalistique et sociale de la fin du XIXe, et du début de notre siècle. Le vingt-cinquième anniversaire de sa mort, nous donne un excellent prétexte pour évoquer la belle figure de cette femme admirable dont l'action se confond étroitement avec les revendications de la classe ouvrière.

Séverine, une des personnalités les plus marquantes de la vie parisienne, était une jeune femme ardente et séduisante autant par son comportement individuel que par son raisonnement humain et philosophique. Elle donnait de l'inquiétude à sa famille qui l'avait élevée selon les principes bourgeois, car sa nature était impulsive et emprise de liberté. Elle traversa une crise mystique et chercha à s'évader de son milieu où elle étouffait et ne pouvait vivre selon son goût et ses rêves.

Il y avait dans son âme fébrile un mélange d'idéalisme et de révolte, l'amour de la justice et la haine de l'oppression. Séverine avait un esprit primesautier et narquois, une intelligence vive et raffinée; elle aimait passionnément la vie, et l'action. Le mariage fut pour elle une amère désillusion, et lorsqu'elle rencontra l'écrivain socialiste Jules Vallès, ce fut le coup de foudre sur le plan révolutionnaire. Vallès en effet exerça sur la jeune femme une influence idéologique décisive, de

sorte qu'elle devint aussitôt sa collaboratrice au *Cri du Peuple*. Elle était destinée pour la grande bataille sociale du prolétariat par sa sensibilité fougueuse, ses dons d'écrivain et l'élan humanitaire de son coeur.

L'admiration que Séverine témoigna à Vallès se manifesta dans la joie et le bonheur avec lesquels elle travailla et lutta à ses côtés pendant de longues années. Mais sa collaboration et son amitié intime avec Jules Vallès provoquèrent un scandale dans sa famille qui essaya vainement de la contraindre à rompre avec lui. Séverine était plus attachée à Vallès par une communauté d'idée et l'amour d'un même idéal que par des considérations d'ordre sentimental.

Sous l'ascendant irrésistible de Vallès, Séverine évolua rapidement vers une conception révolutionnaire de la société. Ainsi son esprit fut formé par la doctrine socialiste selon laquelle l'émancipation de la classe ouvrière est indissolublement liée à l'abolition de la propriété capitaliste.

Elle révéla ses qualités journalistiques comme chroniqueur du *Cri du Peuple*, du *Réveil* et du *Gil Blas*. Dans ses articles quelle réunit plus tard en volumes; intitulés *Notes d'une frondeuse* et *Pages rouges*, Séverine combat toutes les formes de l'iniquité et de la servitude humaine, toutes les manifestations de l'abus social d'où qu'elles viennent. Elle dénonce avec la même véhémence intempestive, l'hypocrisie cléricale; les mensonges impudents du nationalisme monarchiste et, du même coup, l'égoïsme, les veuleries et la pusillanimité de la société bourgeoise. Son style alerte, et incisif à souhait, est une arme redoutable pour la démolition d'un système politique et social qu'elle juge périmé. Pour servir uniquement la cause du peuple, Séverine ne ménage ni les grands hommes de son temps, ni les coteries, ni les milieux influents de la vie politique. Ses ennemis lui font la vie dure par leurs venimeuses calomnies, leurs intrigues et leurs sarcasmes injurieux. Mais sa foi dans l'idéal qu'elle a choisi est si profonde que rien ne peut la détourner de sa mission qu'elle a traduite avec une sobre éloquence dans ses livres: *En Marche, Pages mystiques* et *Vers la lumière*. C'est avec un esprit sagace et un coeur vibrant de solidarité que ces pages sublimes ont été écrites, inspirées par la misère dramatique du prolétariat et la conviction passionnée qu'un monde supérieur surgirait du creuset des luttes sociales que la classe ouvrière menait contre les féodalités oligarchiques.

Jules Vallès avait confiance dans la sincérité et du dévouement de Séverine pour leur aspiration identique. Il lui dédia son livre *La Rue à Londres*. C'était déjà un témoignage de gratitude et d'affection envers cette femme qui partageait avec lui par abnégation et fierté les combats, les revers subis et les souffrances du prolétariat, persuadée non seulement par des conjectures et des appréciations sentimentales, mais par un raisonnement logique, médité et réfléchi que la doctrine de la fraternité l'emportera sur le dogme de la haine. «Le monde est laid, le monde est méchant, le monde est lâche, mais j'espère pourtant dans la sublime, la sainte et la divine fraternité».

Séverine qui avait de réels dons de romancière, le prouva par sa collaboration aux deux romans de Vallès: *Le Bachelier* et *L'insurgé*. Après la mort de Vallès, elle dirigea *Le Cri du Peuple* pendant 3 ans; elle continua à lui insuffler l'âme et l'esprit révolutionnaires et à y maintenir l'héritage idéologique de son maître: «Je défends la cause à laquelle on m'avait vouée, à laquelle il me plaît de rester dévouée, jusqu'à la mort... Je voulais rendre au socialisme sa cohésion et sa puissance».

C'est alors que Séverine acquiert une célébrité dans le monde journalistique. Selon un de ses biographes, «cette élégante et belle jeune femme aux yeux profonds et doux sous une chevelure mousseuse, au sourire railleur, était alors très populaire à Paris. Son amour pour les humbles et sa passion de la justice étaient chez elle spontanés qui plus tard se transformèrent en une conviction morale définitive. «Avec les pauvres, toujours, écrivait-elle, malgré leurs erreurs et malgré leurs fautes!»

Sa lutte multiforme se poursuivit dans tous les domaines de l'action sociale, politique, anticléricale syndicale et économique. Elle avait touché à tous les problèmes d'actualité soulevés par son temps. Elle proposa des solutions humaines et généreuses, mais les questions de salaire, la grève et le sort du «faubourg humilié, vaincu, crevant de faim» furent les soucis prédominants de sa vie militante. Dans son enquête *Au Pays noir*, elle a décrit la destinée des mineurs, leur pénible et dangereux métier, «leur rude de vie de travail, leur têtu courage, leur persévérante obstination, dans ce duel avec la terre».

Aucune injustice que le gouvernement commettait à l'égard des hommes persécutés, n'échappait à sa critique âpre et violente, à sa protestation indignée. C'est ainsi qu'elle mena une campagne courageuse contre les lois scélérates qui mettaient les anarchistes hors d'état de nuire. Sa polémique exacerbée contre Henri Rochefort, fut un des événements le plus tumultueux de sa carrière.

En Séverine, l'orateur, la conférencière, le journaliste et l'écrivain s'égalaient avec la même adresse et acuité. Sa dialectique persuasive, son élocution simple et chaleureuse avait sur son auditoire un pouvoir fascinant. Un de ses contemporains écrivit: «L'orateur en elle était admirable et la voix ensorceleuse; elle était si douce cette voix, elle cheminait sans apprêt, sans effort voulu dans une telle harmonie et on était séduit par ce merveilleux instrument de persuasion avant que d'analyser ses arguments. »

Oui, telle était Séverine, probe, combative, truculente et inexorable, et par surcroît une romancière attachante.

Les idées libertaires avaient gagné son coeur et son esprit, avides d'indépendance, d'égalité et de renouveau. Elle brûlait d'une exaltation et d'un enthousiasme généreux et elle «défendit toujours les idées qui lui étaient chères».

Son âme était ouverte à toutes les pensées philosophiques dont le but convergeait vers la libération des peuples. «Jouir du beau et faire le bien» était son axiome. Ses ouvrages conservent à travers le temps la pureté et l'élévation de ses sentiments et de ses rêves; ils sont au surplus le miroir fidèle de son époque agitée, des luttes ardentes qu'elle a livrées pour le triomphe de la vérité, pour la justice, enfin pour un monde véritablement libre et harmonieux.

Théodore Beregi

Jean Jaurès

Le rôle prédominant que Jaurès a joué en 1905 à dans l'unification organique et politique des partis ouvriers est trop connu pour le rappeler de nouveau.

Pour honorer sa mémoire, en ce jour de tragique anniversaire, alors que la classe ouvrière lutte encore pour ses revendications légitimes, il apparaît comme une actualité d'évoquer en quelques

traits les rapports de Jaurès avec le mouvement syndicaliste, quelle fut son attitude exacte devant les problèmes du syndicalisme et sa position devant les mouvements sociaux de la classe ouvrière qui ont donné de sérieuses inquiétudes à la bourgeoisie et au capitalisme, et cela plus particulièrement au début du siècle.

L'histoire du mouvement ouvrier avant la guerre paraît inconcevable sacs la personnalité puissante de Jaurès, et malgré les divergences de doctrine, de méthode et de tactique qui s'apposaient à celles de Jules Guesde, il était considéré comme tir ardent propagateur des revendication. économiques des travailleurs.

De son vivant et après sa mort il fut l'objet de critiques malveillantes de la part de la bourgeoisie réactionnaire et des syndicalistes révolutionnaires. Mais personne ne sait mieux que Léon Jouhaux ce que la classe ouvrière doit à l'humanisme international de Jaurès.

Génie de la paix et du socialisme constructif on peut dire qu'il incarnait. par sa grandeur d'âme et surtout par son esprit passionnément révolutionnaire. la volonté et les aspirations des syndicalistes français. Son intelligence lumineuse a compris la vraie signification du syndicalisme et a donné une interprétation à la philosophie de la classe ouvrière Sa sensibilité et sa compréhension si humaines l'ont lié définitivement aux travailleurs Cela démontre que, pour Jaurès. le syndicalisme n'était pas une doctrine simpliste une vague idée sociologique et uniquement une arme de combat revendicative.

Il fut un des premiers philosophes socialistes à découvrir la valeur morale et le caractère idéologique du syndicalisme et à l'époque mémorable de 1905, il s'appliqua à démontrer ce qu'était le mouvement syndicaliste.

A ce point de vue, Jaurès était révolutionnaire puisque, contrairement aux calomnies de ses adversaires, il admettait la grève générale comme un moyen de combat immédiat et légitime contre l'exploitation du capitalisme.

Le syndicalisme comme théorie sociale, et en dehors des revendications quotidiennes a un but plus général, plus lointain la suppression de l'économie capitaliste, la socialisation de la propriété privée, la conquête des moyens de production par la classe ouvrière qui est seule capable d'organiser la répartition équitable des richesses économiques de la nation et d'assurer au monde du travail une condition de vie plus élevée.

«Le syndicalisme révolutionnaire, disait Jaurès est tout à la fois une idée nouvelle et un moyen d'action nouveau; le prolétariat organisé le met au service de sa revendication sociale, au dehors comme au dedans: je veux dire qu'il est décidé à en user pour conquérir la pleine justice sociale par la transformation de la propriété, comme il est décidé à en user pour arracher la direction de la patrie à ceux qui abuseraient d'elle pour la jeter, malgré elle, malgré le peuple, dans des guerres d'aventure et d'agression.»

Alors que le gouvernement était au service du capitalisme et qu'il persécutait les militants syndicalistes, et qu'à la Chambre le problème de la grève générale soulevait l'indignation de la droite, Jaurès prit spontanément la défense des travailleurs et donna au gouvernement un avertissement significatif:

«En même temps que les ouvriers constituent de plus en plus une force distincte capable de traverser sans s'y émousser sans s'y perdre. toute l'épaisseur des résistances sociales. les ouvriers sont naturellement conduits à user dans la bataille du moyen d'action, du moyen de combat qui dérive de la vie ouvrière elle-même»

Jaurès «évolutionniste» a prouvé la prééminence du travail dans la société.

«Il y a une force en lui. une force qui est lui-même; cette force. c'est son propre travail c'est sa puissance de production, c est la quotidienne énergie de travail ouvrier qui produit tout, qui fait aller du matin au soir tous les rouages de la machine sociale; c'est leur force de travail qui produit tout. qui entretient tout; ils sont conduits à se dire qu'une défaillance, qu'une suspension volontaire et consentie de cette force de travail obligerait les pouvoirs publics, obligerait la société a prendre conscience, précisément, de la nécessité de la puissance du travail et de la valeur de ses droits.
Les législateurs ne sont qu'à moitié attentifs Ils s'imaginent avoir apaisé le mouvement ouvrier lorsqu'ils ont atténué seulement quelques-unes des conséquences du régime capitaliste. Eh bien! nous allons leur montrer. nous allons leur rappeler que le travail a droit à tout puisqu'il est tout.»

Bien que Jaurès insistât sur le fait que le parti socialiste devait soutenir de toutes ses forces le mouvement syndicaliste. il proclama en même temps que la CGT devait garder sa complète indépendance à l'égard de tous les partis politiques.

«Il est bon, disait-il, que dans les syndicats, dans les bourses du travail, dans l'unité ouvrière distincte, constituée, organisée, la conscience du prolétariat reste à l'état de force autonome, je dirais de force aiguë. Il est bon, il faut que quelque part le ressort de la force ouvrière, le ressort de la pensée ouvrière soit ramassé sur lui-même, de façon à agir par une détente vigoureuse sur l'ensemble des forces sociales. Voilà quel est de plus en plus le sens nouveau, quelle est la signification sociale du syndicalisme révolutionnaire.»

C'est ainsi que Jaurès, outrage, même à l'intérieur de son parti est devenu, comme Jules Guesde et kart Marx, le défenseur du syndicalisme moderne. C'est ainsi que, dans sa pensée, le syndicalisme et l'humanisme étaient indissolublement liés pour un idéal constructif et révolutionnaire.

Théodore Beregi

Théophile Alexandre Steinlen

***Force Ouvrière* n°397, daté du 10 septembre 1953.**

À l'occasion du trentième anniversaire de la mort de Steinlen, célèbre par ses dessins, ses peintures et ses lithographies, la Bibliothèque Nationale lui a consacré récemment une très belle exposition, où nous avons pu admirer dans la variété et la diversité de ses compositions un talent viril et spontané, un style vif et châtié, auxquels cet artiste français d'origine suisse, dut naguère sa popularité et son succès.

Son élan vers le prolétariat vint sans doute de sa générosité foncière, mais aussi de son goût pour des thèmes simples, humains et concrets qui expriment les faits vécus et les événements immédiats de la vie. Sa sensibilité et ses idées sociales le guidaient vers la classe ouvrière dont l'exaspération et la détresse l'inspiraient et le stimulaient curieusement, ce qui donna à son art une puissance d'expression une âpreté et des traits incisifs. Il y eut très peu d'artistes à fin du XIXe siècle comme Steinlen pour sentir avec autant d'acuité la portée du mouvement social du prolétariat en faveur de sa libération et de son émancipation.

Dans ses dessins, ses lithographies ou ses eaux-fortes, qui représentent soit une scène tragique de la vie ouvrière, soit un événement provoqué par un patronat égoïste, on sent le sentiment de la solidarité, la communion d'idées qui lient Steinlen à la révolte et aux aspirations du prolétariat, d'autant plus qu'ils évoquent des inquiétantes vérités universelles que Steinlen a su traduire dans toutes ses formes et dans toutes ses manifestations. Par cet art audacieux et sincère, il a acquis la sympathie chaleureuses de Sévérine, de Paul Delesalle, l'amitié admirative d'Anatole France qui l'a si bien compris: «Il aime les humbles, écrit-il, et il sait les peindre. La pitié coule de ses doigts habiles a retracer la figure des malheureux. Il est doux. Il est violent aussi. Quand il représente les méchants, quand il fait des tableaux de l'injustice sociale, de l'égoïsme, de l'avarice et de la cruauté, son crayon éclate, flamboie, terrible comme la justice vengeresse. Cette haine est encore de l'amour….»

Les réflexions si probantes d'Anatole France sont illustrées par des lithographies révolutionnaires de Steinlen qui ont paru en 1894 sur les premières pages de *Chambard Socialiste*, revue satirique de Géraud Richard. C'est une lithographie expressive, empreinte d'une douloureuse ironie, intitulée: «Jolie société» où des chiens des riches sont plus heureux que les enfants pauvres; puis une autre: 18 mars glorifiant la Commune avec la légende de la Carmagnole: «Elle aura sa revanche, vive le son du canon.» Quelle intensité, de rythme et de puissance irrésistible dans *Aujourd'hui*, représentant les paysans français brisant le joug et écrasant le propriétaire terrien. *La Sécurité des rues* est inspirée par la fête du Premier Mai de 1894, avec cette légende sarcastique: «Grâce à l'attitude pacifique de la police, le Premier Mai s'est passé sans incident». Une très belle lithographie: *24 mai 1871* qui set une allégorie vibrante de la Commune, attire notre attention. Mais comme elle est significative cette autre lithographie: *Retour en arrière*, avec cette légende: «La loi pour les retraites ouvrières est renvoyée à la prochaine session.» Une autre composition qui servit de programme au concert donne le 30 mars 1895 au profit de la soupe populaire du XVIIe arrondissement, avec une légende pleine d'allusion: «En attendant!» qui présage la révolution sociale.

Steinlen a illustré le numéro spécial du 1er mai 1896 du *Monde nouveau*, journal socialiste. Sa composition a été inspirée par une chanson de Maurice Boukay: *Le Soleil rouge*, lorsque à l'aurore deux ouvriers du bâtiment chantent: «Vers la cité de l'avenir, l'Humanité poursuit sa route.» Le dessinateur y a mis toute sa flamme, son espérance et son enthousiasme.

En 1893, une grève éclate dans les mines du Pas-de-Calais; les repressions impitoyables qui s'ensuivirent et les familles privées de pain ont suggéré à Steinlen un dessin en couleur: «L'attentat du Pas-de-Calais, 3.000 victimes», composition qui reflète l'anxiété et la détresse des ouvrières.

Il y aura encore de l'humour amer et atroce dans un autre dessin paru dans la revue satirique: *L'Assiette au beurre*, du 9 mai 1901, *Fin de grève*, avec cette légende: «Charmé de revoir ces gaillards qui voulaient nous faire mourir de faim!» C'est le patron bien nourri et bien vêtu qui fait cette remarque aux ouvriers amaigris et abattus, qui ont dû renoncer momentanément à leurs revendications. Sa composition: *La Catastrophe d'Issy, La Foudre a parlé*, évoque la désolation des familles des victimes de l'explosion d'Issy-les-Moulineaux, produite le 14 juin 1901 à la poudrerie Gévelot, et faisant 17 morts.

Steinlen a aussi illustré le roman d'Émile Morel: *Les Gueules Noires*; la couverture du livre de Paul Delesalle: *Le Mouvement syndicaliste*; *Crainquebille*, d'Anatole France; *Les Soliloques du pauvre*, de Jehan Rictus. Ses fusains, ses dessins aquarellés, ses toiles représentant des mineurs du Pas-de-Calais, des ouvriers du bâtiment, des terrassiers, des débardeurs, la sortie de l'usine, des blanchisseuses sont pleins de vie, de force, de naturel et d'une simplicité attrayante. Dans touts ces œuvres, c'est le cœur passionné et ardent d'un génial artiste qui palpite. Steinlen a donné le meilleur de lui-même aux ouvriers qu'il aimait, qu'il comprenait si bien et qu'il servit par son art subtil et robuste, dans leurs révoltes et leurs combats.

Théodore Beregi

Émile Pouget

***Force Ouvrière* n°83, daté du jeudi 31 juillet 1947**

Il était la figure la plus étonnante, la plus curieuse au temps héroïque du mouvement syndicaliste français, mais à l'heure de sa mort, combattant révolutionnaire était déjà oublié.

Son souvenir évoque dans la mémoire de ses contemporains sa culture, son audace et ses qualités combatives.

Bien que sa philosophie anarchiste se différenciât de la conception démocratique du syndicalisme, par sa valeur individuelle il contribua à l'édification des organisations syndicales et au développement de la Confédération Générale du Travail. pendant trente années, il se consacra au syndicalisme.

C'est à la suite de la mort prématurée de son père que Pouget vint à Paris. À 15 ans il dut interrompre ses études et travailler dans un magasin de nouveauté. Né pour le combat, il se mêla avec enthousiasme aux mouvements ouvriers et sa vie de militant commença par l'organisation du syndicat des employés de commerce. À 20 ans, il est l'animateur passionné du nouveau syndicat qui, en 1880, dépose son premier cahier de revendications. Cinquante ans plus tard il peut dire avec fierté: «Presque tout ce que nous avons réclamé a été réalisé.»

En 1883, il dirige la manifestation des chômeurs devant l'esplanade des Invalides, mais accusé de complot contre la Sûreté de l'État et tenu pour responsable d'un prétendu pillage dans une boulangerie parisienne par des ouvriers affamés, il est condamné à huit ans de réclusion. L'emprisonnement ne brise pas son élan révolutionnaire qui, au contraire, s'affirme. Libéré, Pouget publie un pamphlet *Le Père Peinard*, dont le langage argotique et les pointes sarcastiques exercent sur l'état d'esprit des travailleurs une influence considérable au point d'engendrer une agitation imprévue contre la bourgeoisie capitaliste. Encore une fois, Pouget est persécuté par le gouvernement qui vote les «lois scélérates».

Par surcroît, il est impliqué dans l'affaire des Trente, et pour éviter d'être incarcéré, il s'exile à Londres, d'où il continue de publier *Le Père Peinard* qui, d'Angleterre envoie ses rayons d'espoir et d'encouragement aux ouvriers: «Le jour où, assez marioles, écrit *Le Père Peinard*, y aura une tripotée de bon bougres qui commenceront le chabanais dans le sens, eh bien ! foi de Père Peinard, le commencement de la fin sera arrivé».

Quand Pouget revint de son exil londonien, la Confédération Générale du Travail était en pleine évolution. Il fait de la propagande afin de faire connaître les thèses syndicalistes. Delessale disait que Pouget possédait à fond la science de la propagande. Il mena une bataille inlassable avec Griffuelhes contre le bureau de placement, pour l'institution du congé hebdomadaire et la journée de huit heures.

Secrétaire de la CGT, lui représente la tendance extrême du syndicalisme, qui n'est cependant ni spéculative, ni métaphysique, mais nettement prolétarienne, sa doctrine ayant pour but de détruire les forme de la société capitaliste, et de construire une société fondée sur l'égalité des droits, la liberté morale et l'aide mutuelle.

Sous son impulsion, paraît le 1er décembre 1900, *La Voix du Peuple*, organe de la CGT. La création de ce quotidien est son œuvre qu'il dirigera pendant huit ans, seul moyen de donner aux ouvriers une éducation syndicaliste. La Charte d'Amiens qui contient les fondements du syndicalisme moderne est aussi en partie son œuvre. De 1896 à 1907, son influence est déterminante sur les Congrès de la CGT. Ses nombreuses interventions, ses rapports, son travail assidu dans les commissions font preuve de sa grande activité.

Après le tragique massacre de Draveil et de Villeneuve-Saint-Georges, il est de nouveau condamné et enfermé dans la prison de Corbeil. À sa libération, *La Voix du Peuple* cesse de paraître faute d'argent. Plus tard, il lance un nouveau journal: *La Révolution prolétarienne* en collaboration avec Griffuelhes et Monatte, mais qui périclite pour les mêmes raisons. Déçu et découragé, après tant d'années d'efforts et de luttes, Pouget se retire de la vie militante sans jamais renier un instant son idéal syndicaliste.

Il avait rêvé que «le régime de la loi serait remplacé par le régime de libres contrats où la production capitaliste serait substituée par le fédéralisme économique et réalisé par la cohésion des groupement de production qui assurerait à l'être humain le maximum de bien-être et de liberté.»

Pouget était modeste loyal et sincère. «Un admirable lutteur de la classe ouvrière, comme disait Delessale, pour qui il a donné le meilleur de lui-même.»

Théodore Beregi

Fernand Pelloutier

***Force Ouvrière* n°379, daté du 23 avril 1953**

Il y a cinquante-deux ans (le 13 mars 1901), que Fernand Pelloutier mourait prématurément, emporté par un mal qui minait inexorablement son corps frêle et auquel son esprit intact livrait un combat sans espoir. Après sa disparition seulement les travailleurs ont mesuré véritablement sa portée humaine.

En effet, lorsque nous feuilletons les pages de l'histoire du mouvement syndical qui évoquent le réveil de la conscience ouvrière et des actions revendicatives du passé, alors la physionomie révolutionnaire de Pelloutier apparaît dans toute sa grandeur et son émouvante simplicité.

Très jeune, il découvrit les iniquités sociales dont les travailleurs étaient victimes, et se joignit à Guesde, à Vaillant pour organiser le prolétariat et lui donner des moyens de se défendre contre les abus exorbitants du patronat. Avec une détermination lucide et une passion exaltante, Fernand Pelloutier se jeta dans la bataille. Rien ne lui manquait: ni la vigueur de l'intelligence ni le courage ni la persévérance pour atteindre le premier but: éclairer, instruire, puis grouper les travailleurs dans des associations, car nombreux et unis, ils pourraient lutter avec plus d'efficacité pour une condition de vie meilleure et juste.

Son ardeur et son action ne furent pas vains: il fonda la Bourse du Travail, qui signifie une révolution dans le développement de la conscience ouvrière. Pour que les travailleurs puissent entreprendre des combats sociaux, une éducation de la science économique leur était indispensable, car il ne cessa de répéter pendant toute sa vie: «Ce qui manque à l'ouvrier, c'est la science de son malheur. » Assurément, ce n'était pas de la bourgeoisie capitaliste qu'il pouvait espérer la modification de son sort, mais de ses propres efforts, de sa volonté consciente et combative. C'est pour cela que Pelloutier voyait dans les Bourses du Travail non seulement un moyen de défendre les intérêts vitaux quotidiens des ouvriers, mais «une œuvre d'éducation morale, administrative, technique, nécessaire pour rendre viable une société d'hommes libres». Comme on voit, pour Pelloutier, les Bourses étaient le creuset où les travailleurs trouvaient leur idéal: la conquête finale de l'émancipation. Pendant sa vie brève et trépidante, Pelloutier fut animé toujours par le même souci et le même objectif: l'amélioration de l'existence ouvrière. Et c'est sur ce point qu'apparaît son abnégation et son désintéressement individuels avec lesquels il servit la pensée syndicaliste, comme une conception vraie et généreuse. Dans son Manifeste de 1896, qui constitue une importante étape dans l'histoire de la revendication ouvrière, Pelloutier demande «la diminution de la durée du travail, la fixation d'un minimum de salaire, le respect du droit de grève à l'exploitation patronale». C'était déjà tout un programme que plus tard la Confédération Générale du Travail a conquis de haute lutte. Mais dans l'œuvre de Pelloutier, ce qui importe: c'est qu'il a formulé et énoncé des revendications nettes qui, sans avoir été réalisées en son temps, furent atteintes plus tard. Pelloutier demeure pour nous un guide et un précurseur.

Ses enquêtes officielles nous ont valu son livre documentaire, extrêmement intéressant, bourré de faits instructifs sur la Vie ouvrière en France, contribution précieuse à la connaissance de la condition sociale et économique du prolétariat français à la fin du XIXe siècle, où Pelloutier étudie minutieusement et méthodiquement tous les aspects de la vie ouvrière: insuffisance des salaires, durée du travail .excessive, mortalité, chômage, misère, alcoolisme. Cet ouvrage fut une révélation en 1900, car il a non seulement éclairé le mouvement syndicaliste d'une façon probante, sur des données essentielles du problème ouvrier, mais

également sur la gravité de la situation des travailleurs. L'enquêteur à l'Office du Travail au ministère du Commerce, ne manquait pas cependant de hardiesse pour montrer que seules les Bourses pouvaient apporter des changements à cet état de chose révoltant. «La cause du désordre économique dont souffre le corps social, écrivait-il, réside dans l'accaparement de la richesse par les valeurs d'échange.» Cette affirmation n'était-elle pas un réquisitoire contre le capitalisme financier.

D'autre part, Pelloutier défendait la civilisation, car, selon lui, «le progrès est le germe naturel de l'harmonie humaine et du bonheur».

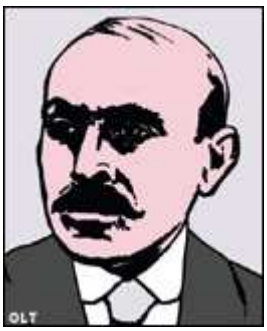
Avant de mourir, il a pu achever le manuscrit de son Histoire des *Bourses du Travail* qui est une sorte de testament destiné à la réflexion et à la médiation de la classe ouvrière, qui doit considérer «les Bourses non pas seulement comme un instrument de lutte contre le capitalisme, car elle aura un rôle plus élevé, dit-il, dans la formation de l'état de la société futur». Ne retrouve-t-on pas dans ses considérations théoriques, les éléments fondamentaux de la doctrine du syndicalisme moderne?»

D'un demi-siècle de distance, nous voyons encore mieux que c'est la ténacité dans l'action, la probité morale exceptionnelle et la sincérité de ses convictions qui on fait de lui un apôtre ardent de la philosophie syndicaliste.

Théodore Beregi

Alphonse Merrheim

***Force Ouvrière* n°87, daté du 28 août 1947.**



La classe ouvrière a donné des hommes qui se sont distingués par leur intelligence, leur intrépidité et leur volonté. Ces pionniers ont modifié la condition de vie des travailleurs par l'organisation de leurs forces dispersées et en leur donnant une éducation syndicale et culturelle, Alphonse Merrhein, qui incarnait leurs aspirations, fut un de leurs guides.

Sa vie et son activité sont inséparables de la destinée du prolétariat. Par ses qualités personnelles, Merrhein a apporté une importante contribution au développement du mouvement syndicaliste et dans l'histoire son nom est évoqué avec respect et gratitude.

Il débuta très jeune dans la vie militante. Chaudronnier de son métier, à vingt ans il crée le syndicat de cette corporation et devient secrétaire de la Bourse du Travail à Roubaix. Très vite il se distingua par sa conscience syndicale, son ardeur et son esprit d'organisateur. Pendant quatorze ans, il se consacra au syndicalisme régional. Grâce à lui le mouvement syndicaliste du Nord fut plus fort et plus agissant.

Sa première œuvre, résultat des ses efforts, fut la fusion de la Fédération du cuivre avec celle de la Métallurgie qui constitue, en effet, une des plus belles activités de sa vie.

En 1904, devenu secrétaire de la Fédération des Métaux, Merrhein, pour servir les intérêts de la classe ouvrière, les éclairer et les guider dans leurs luttes revendicatives, publie en 1908 un essai critique sur la *Métallurgie et l'organisation patronale*: «Agir, dit-il, c'est vivre. Vivre, c'est lutter. Pour lutter il faut étudier et connaître les forces de l'adversaire. Cela est vrai surtout pour l'ouvrier s'il veut maintenir et augmenter son salaire, diminuer ses heures de travail.»

Ces quelques lignes démontrent à quel point Merrhein se souciait du sort des travailleurs. Il voulait rendre meilleure leur vie par des conditions matérielles plus justes et plus élevées qui leur permettraient de vivre plus dignement.

Merrhein était aussi un pacifiste. En 1911, prévoyant le conflit mondial, il préconisa les rapports de plus en plus étroits entre les sections syndicales internationales en pensant que l'unité des travailleurs pouvait empêcher la conflagration universelle. Et lorsque la guerre éclata son humanisme pacifique ne se dément pas. Il condamna vigoureusement la guerre avec la sincérité qui le caractérisait. Son premier soin fut de sauvegarder l'indépendance de la CGT, mais la crise apparut dans le mouvement syndicaliste, il eut cependant le courage de défendre ses opinions, ses convictions et de prendre sa responsabilité.

En dépit des critiques véhémentes, il manifesta son opposition contre la guerre. Il écouta son cœur et sa raison et, sans égard pour lui, il mena, durant toute la guerre, une lutte acharnée pour la paix.

Certes, la crise du syndicalisme l'avait profondément affecté, mais il ne modifia pas ses principes et ne renonça pas à son pacifisme.

En 1917, au cours de la conférence de Clermont-Ferrand, il renouvela le principe de l'unité d'action. Et c'est au moment où la crise divise le mouvement syndicaliste que Merrhein pense de plus en plus à la reconstitution de l'unité ouvrière, dernier espoir pour la paix pour laquelle il a mené une activité enthousiaste. Bien que ses efforts pacifiques étaient jugés illusoires, il resta persuadé de l'utilité de son œuvre.

C'est au lendemain de la guerre que la classe ouvrière retrouve son unité temporaire, mais quelques années plus tard, les divergences d'idées et de méthode aboutirent à la scission du mouvement syndicaliste. Ce fut la dernière étape de sa vie militante. Malgré ces douloureux événements, il resta attaché indéfectiblement à sa foi syndicaliste.

C'est de la révolution économique qui devait transformer le milieu social qu'il espérait le bien-être pour les travailleurs.

Merrhein a donné quarante années de sa vie au syndicalisme français. Son mérite c'est d'avoir organisé des ouvriers sur des bases syndicales, enrayé la première crise en 1909 et lutté courageusement pour la paix, d'avoir travaillé pour une meilleure condition matérielle et sociale du prolétariat.

Voilà la signification d'Alphonse Merrhein dans l'histoire du mouvement ouvrier.

C'est pour servir la collectivité qu'il se perfectionna constamment et pour enrichir son savoir.

Sensible, honnête et énergique, il est un magnifique exemple de persévérance et de foi syndicaliste.

Théodore Beregi

Victor Griffuelhes

***Force Ouvrière* n°685, daté du 23 avril 1959**

Évoquer les figures les plus représentatives du mouvement syndicaliste français c'est ranimer et perpétuer la mémoire de ceux qui ont consacré leur existence à l'affranchissement économique et social de la classe ouvrière. Évoquer leur vie et leurs actions, c'est ouvrir une page d'histoire tumultueuse dans laquelle leurs noms sont inscrits ineffaçablement.

Les puissantes figures de Griffuelhes, de Pelloutier, de Merrheim, de Keufer, de Pouget caractérisent particulièrement l'époque héroïque du syndicalisme français. Leur vie et leur activité sont étroitement liées à son histoire. Leur combat ininterrompu, leur abnégation, leur foi indestructible dans le triomphe du syndicalisme constructif sont un exemple pour les travailleurs dans la lutte pour un meilleur avenir.

Victor Griffuelhes est une des personnalités les plus attachantes. Il a joué un rôle prépondérant, et si de grandes actions furent accomplies pour la sauvegarde des intérêts du prolétariat, pour le développement et l'unification des forces ouvrières, c'est à Griffuelhes qu'en revient également le mérite, car pour servir la cause des travailleurs, il a déployé un effort surhumain.

L'apparition de ces grands militants est heureuse sinon providentielle, surtout lorsqu'ils sont doués d'une remarquable intelligence qu'ils ont la foi et la volonté pour former la conscience, orienter l'esprit de ces millions de travailleurs qui répudient instinctivement les contraintes arbitraires de la société capitaliste pour devenir un jour des hommes libres et heureux.

L'ascension de ce simple ouvrier cordonnier qu'était Griffuelhes est surprenante. Sa vie démontre comment l'intelligence et la volonté peuvent conduire l'homme vers une destination plus supérieure. Je ne sais par quelle impulsion Griffuelhes, très jeune, se mêla au mouvement syndicaliste. Ce qui est certain c'est que les militants découvrirent rapidement ses qualités d'organisateur exceptionnelles. Il a à peine 26 ans, quand il est secrétaire de la Fédération nationale des Cuirs et Peaux. Mais c'est au moment où il est secrétaire de la Confédération Générale du Travail qu'il accomplit de grandes actions dans la vie syndicale; qu'il met sa capacité et son énergie intellectuelle au service des idées et des hautes aspirations syndicalistes.

Un axiome significatif de Griffuelhes illustre les étapes de sa vie militante: «L'action spontanée et créatrice, là est l'originalité du syndicalisme français». Griffuelhes a traduit par des faits sa conception syndicaliste. D'abord l'unification de la CGT avec la Fédération des Bourses du Travail. Au Congrès de Bourges, il a suggéré la manifestation du Premier Mai pour revendiquer la journée de huit heures.

En outre, l'histoire du syndicalisme confirme son rôle capital au Congrès d'Amiens où la fameuse charte fut élaborée.

Quel admirable courage, quelle puissance de combativité vivait en lui pour défendre les droits humains, supprimer les iniquités et les imperfections des institutions sociales surannées. C'est au cours de sa campagne mouvementée contre les bureaux de placement qu'il organisa des réunions. L'amour de la lutte, la passion de la justice ont fait de lui un héros du syndicalisme. Il condamna énergiquement les tueries de Draveil, de Villeneuve-Saint-Georges et de Narbonne.

L'emprisonnement ne le désarma pas, car il était convaincu que la justice triomphe toujours de la sottise et la vérité triomphe du mensonge. Cette conception lui inspira des articles incisifs qu'il publia dans la *Bataille syndicaliste*, dans l'*Humanité* de Jaurès et dans le Mouvement Socialiste.

Ses études sur le syndicalisme ont servi à révolutionner les âmes; éclairer la conscience et à modeler l'esprit des travailleurs. Rosmer disait que Griffuelhes «a mieux incarné les principes et la tactique de la CGT».

Plus tard, épuisé par des années de lutte, il se retira de la vie militante, mais ne rompit pas les liens qui l'attachaient au mouvement syndicaliste qui fut, dès sa jeunesse, le bonheur et la joie de sa vie.

«Un peu orgueilleux, esprit caustique, remarque Dolléans, mais d'une intelligence fulgurante. Avec ses défauts et ses qualités, il était un homme singulier, un des militante les plus vigoureux de la classe ouvrière.»

Théodore Beregi

Jack London

***Force Ouvrière* n°430, daté du 29 avril 1954.**

Toute sa vie, Jack London fut un révolté, car il n'oublia jamais les souffrances qu'il a subie durant sa jeunesse. On lui reprochait d'être un romantique parce qu'il exprimait dans ses œuvres son désir de noir naître un monde merveilleux que seul le prolétariat est capable, disait-il, de bâtir. Même célèbre, il resta toujours un idéaliste qui garda l'espoir de l'avènement d'un ordre social de justice.

Nous parlerons d'abord de ses romans prolétariens qui l'ont immortalisé auprès de la classe ouvrière.

Le Peuple de l'abîme est un drame qui se joue dans le milieu ouvrier. La valeur psychologique et artistique demeure dans la vérité de l'observation, dans la limpidité et la vigueur du style et dans l'opiniâtreté de la lutte contre la misère et l'exploitation.

Son esprit rebelle se révèle dans *Les Mutinés de l'Elseneur* où la colère des marins gronde contre le traitement révoltant auquel ils sont soumis. C'est avec force, qu'il essaye de convaincre que les marins étaient en droit d'exiger qu'on les considère comme des êtres humains.

Le plus célèbre de ses romans est *Le Talon de fer*, qui eut la sympathie de la critique, affirmant que Jack London avait écrit le chef-d'œuvre du roman prolétarien. Dans ce livre social, il a développé l'opposition et les heurts inévitables entre les travailleurs et la capitalisme. *Le Talon de fer*, qui symbolise les forces ennemies et la puissance d'argent, persécute les ouvriers et à la suite des actions de grèves tumultueuses, en fait une hécatombe et anéanti leurs mouvements. Dans cette lutte farouche et inexorable, les travailleurs sont momentanément vaincus, mais le héros pense: «Perdu pour cette fois, mais pas pour toujours! Nous avons appris bien des choses. Demain la cause, se relèvera plus forte en sagesse et en discipline.»

En raison des visions tragiques du *Talon de fer*, Jack London fut jugé à tort d'être un pessimiste. À vrai dire, ce sont les combats sociaux qui en Amérique prenaient parfois des tournures violentes qui lui ont inspiré ce roman. Son esprit préoccupé et tourmenté par les problèmes de la classe ouvrière, vécut entre l'inquiétude et l'espoir toujours avec une foi ardente, persuadé «qu'après les ténèbres viendrait l'aurore, le triomphe du monde du travail». Quelque jour, quand nous serons plus nombreux et que nous aurons quelques leviers de plus pour travailler, nous renverserons l'édifice et avec lui toute sa vie de pourriture et ses cadavres ambulants, le monstrueux égoïsme dont il est imprégné. Alors nous nettoierons la cave et bâtirons une nouvelle habitation pour le genre humain où toutes les chambres seront gaies et claires, où l'air qu'on respirera sera propre, noble et vivant.» Voilà pourquoi ses romans sociaux n'ont pas perdu leur acuité et leur intérêt humain.

Jack London, qui était un militant actif dans le mouvement ouvrier, s'est toujours opposé à tout accommodement avec la bourgeoisie capitaliste. Il n'avait confiance que dans les luttes dont il attendait l'émancipation du prolétariat.

Ce romancier puissant a aussi écrit des contes merveilleux: *La Fille des neiges* et *L'Appel de la forêt*, *L'Amour de la vie*, *Contes des mers du Sud*qui sont un mélange de pureté, de pittoresque, d'ingéniosité et de grâce. Un souffle frais de la nature et d'humanité traverse ses contes; les sentiments qu'il analyse ne sont pas ni artificiels, ni abstraits. L'imagination colorée se mêle à la réalité, les rêves aux aspirations toujours plus élevées, car il aime passionnément la vie et désire sans cesse l'harmonie intérieure.

Son génie romanesque s'affirme déjà avec une intensité singulière dans *La Vallée de la Lane* où son art de narration atteint la perfection. Jack London a également étudié les mœurs, les caractères, les vices, les bizarreries et les extravagances des hommes dans *Les Mémoires d'un buveur* et dans *La Brute des cavernes*. D'autres romans caractéristiques comme *La Peste écarlate, Le Tourbillon, Le Cabaret de la dernière chance,* frappent par le réalisme saisissant du tempérament humain, par l'analyse des passions opposées et des penchants morbides.

Par contre, l'amour, la tendresse et la pitié se manifestent dans *Enfants du froid* et dans *Radieuse aurore* qui dégagent la douceur, le charme et la sincérité de l'écrivain.

C'est pendant la guerre mondiale, en 1916 que Jack London mourut à l'apogée de sa carrière.

Dans la littérature américaine il est considéré comme un romancier véridique de la nature et des passions humaines, mais également comme un des meilleurs observateurs et peintres du monde ouvrier.

Théodore Beregi

Eugène Fournière

***Force Ouvrière* n°466, daté du 13 janvier 1955.**

Ils étaient exceptionnels les hommes autrefois qui uniquement par leur volonté et leur labeur deve-naient de véritables maîtres de la pensée. Eugène Fournière était de ceux-là, car il dut lutter et souffrir pour réaliser ses rêves et ses aspirations. Le quarantième anniversaire de sa mort le rappelle à notre souvenir.

Eugène Fournière était un ouvrier bijoutier qui avait un goût particulier pour l'étude et un sens de la culture. C'était le soir ou même la nuit, après des journées exténuantes de travail, qu'il s'instruisait. Patiemment, sans se décourager devant les problèmes complexes de l'esprit, il continuait d'élargir ses connaissances et par sa ténacité il avait acquis une culture prodigieuse.

Bientôt, il se mit au service de la classe ouvrière dont les actions revendicatives le préoccupaient passionnément et c'est alors qu'il se décida d'entrer dans la lutte.

Il avait une vocation naturelle pour le journalisme. Benoît Malon l'appela à l'*Émancipation* de Lyon et, à 24 ans, il publia sa première brochure: *Lettre d'un travailleur à M. le Président de la République*, qui, par son sujet d'actualité et par son ton sarcastique, révélait l'état d'esprit et l'âme révoltée du jeune Fournière. Il y décrit, en quelques pages, la condition sociale du prolétariat pendant la deuxième moitié du XIXe siècle: «Les patrons, poussés par concurrence et l'appât du gain, disait Fournière, ont chassé de l'usine les ouvriers que la machine rendait inutiles. Le travail des ouvriers, étant devenu une marchandise, les patrons tâchaient de se procurer cette marchandise-travail au meilleur marché possible; les salaires, par suite de l'abondance des ouvriers, baissèrent ».

Cette remarque pertinente met en lumière le sort désespéré de la classe laborieuse, à l'époque de l'introduction des machines en France. Mais chose paraxodale, des ouvriers travaillaient toujours de 13 à 14 heures par jour, alors que d'autres étaient condamnés au chômage.

Eugène Fournière ne luttait pas seulement par la plume pour défendre le droit de la vie, à la liberté et à la justice, il prit part activement à la grève des mineurs de Bessèges et pour ce fait il fut condamné à huit mois de prison. À peine libéré, et ses convictions sociales plus affermies que jamais, il reprit le journalisme et collabora au *Cri du Peuple* de Jules Vallès. Puis il créa avec Rouanet et Benoît Malon la *Revue Socialiste*, dans laquelle il fit paraître ses études sociologiques, qui témoignent de sa méthode scientifique moderne, de la clarté de ses idées et de son don d'analyse. On retrouve ses articles, pleins d'intérêt et de vérité, dans *La Petite République*, dans l'*Humanité*, de Jaurès et dans la *Dépêche de Toulouse*.

Par goût, il se spécialisa dans l'étude de la philosophie morale, de l'histoire sociale et de la législation ouvrière. Dans cet ordre d'idée, il publia l'*Idéalisme social, Essai sur l'individualisme, De Saint-Simon à Proudhon*, ouvrages fort intéressants et d'une valeur scientifique indéniable, qui attestent la sûreté de son information, de son esprit critique vigoureux et de sa manière de voir assez personnelle.

Ses livres avaient suscité une réelle admiration. Et c'est grâce à son intelligence, pénétrée des grands problèmes de la psychologie, de la morale et de la sociologie contemporaines qu'il dut sa nomination, sans aucun diplôme, comme professeur d'histoire du travail à l'école polytechnique et à l'école des arts et métiers. Cette nomination souleva, d'ailleurs, la protestation des universitaires.

Dans ses cours, réunis en un volume, qui porte le titre: *La Législation du Travail*, Eugène Fournière expose chronologiquement la situation effroyable de la classe ouvrière, avant la révolution française; parle des compagnonnages «traqués impitoyablement, où se réfugiaient les ouvriers pour se soustraire à la tyrannie des corporations patronales». Puis il évoque les temps où la rupture du contrat de travail exposait l'ouvrier aux galères et où les grévistes étaient pendus.

Ce qui semblait hardi et nouveau dans son étude, c'était la définition des principes fondamentaux de la législation du travail: la liberté et la démocratie. Pour Fournière, la liberté, c'était la faculté pour chacun d'agir sur le milieu afin de réaliser son propre bien. La démocratie, dans son interprétation, devait restituer aux travailleurs la source de toute richesse. Il attribuait une importance primordiale au développement moral des travailleurs, condition première de leur victoire.

Mais beaucoup plus ample et plus profond est son ouvrage où il analyse les rapports entre *Ouvriers et Patrons*, à travers les âges. Il démontre comment le prolétariat, par sa résistance, ses révoltes, ses corporations et par la grève a conquis peu à peu ses droits légitimes.

Fournière y développe ses idées et ses vues personnelles sur le syndicalisme, qui constituait à ses yeux, un facteur décisif dans le combat social. Cependant, par tempérament, il réprouvait la méthode de la force brutale et préconisait le principe de la «libération graduelle des travailleurs de toutes les servitudes intérieures et extérieures. C'est, disait-il, sur le développement même de la puissance syndicale dans notre pays que je compte pour voir la classe ouvrière poursuivre son destin, marcher à son émancipation, sans recourir à la violence».

Certes, les moyens d'action qu'il proposa, ne concordaient pas toujours avec la méthodologie du syndicalisme révolutionnaire de l'époque. Mais, en définitive, le but à atteindre était le même.

Au demeurant, personne ne mit en doute, malgré sa modération, la richesse de son coeur, sa rectitude à l'égard des ouvriers. Et comme le disait Jaurès, par son idéalisme et son désintéressement total, il était dans sa philosophie même, un homme d'action et de combat.

Théodore Beregi

Albert Thomas

***Force Ouvrière* n°584, daté du 2 mai 1957.**

Il y a vingt-cinq ans mourait brusquement Albert Thomas, premier directeur du Bureau International du Travail.

Issu du peuple, Albert Thomas garda jusqu'à la fin des liens intimes avec la classe ouvrière. Il se destinai à la carrière de l'enseignement et, en même temps, il s'intéressa aux problèmes sociaux et syndicaux. Doué d'un réel talent d'écrivain, il publia son premier livre sur *La Russie colonisatrice* et après un séjour en Allemagne, il écrivit *Le Syndicalisme allemand*, qui atteste l'acuité de son jugement et la sûreté de son information. Dans la série de *L'Histoire socialiste*, dirigée par Jean Jaurès, Albert Thomas rédigea le tome sur *Le Second Empire*. Puis il donna une *Histoire anecdotique du Travail*.

Lorsque Jean Jaurès fonda *L'Humanité*, Albert Thomas en fut un des principaux collaborateurs. En 1905, il fonda *La Revue Syndicaliste* pour l'étude et la confrontation des courants d'idées et des diverses tendances sociologiques qui passionnèrent son temps.

Au cours de la Première Guerre mondiale, nommé sous-secrétaire d'État aux munitions, puis ministre de l'Armement, il préconisa une politique de hauts salaires pour assurer à la classe ouvrière plus de bien-être.

Il participa à la Conférence de la Paix, en 1918, à l'élaboration des clauses sur l'Organisation du travail, à cette partie XIII du Traité de Versailles, avec Léon Jouhaux.

La section XIII du Traité de Versailles prévoyait, en outre, la création d'un Bureau International du Travail. Et c'est à la réunion de la Conférence de Washington (novembre 1919) qu'Albert Thomas fut désigné pour le poste de directeur du BIT.

Dès son installation, à Genève, en janvier 1920, Albert Thomas, avec intelligence et une volonté ardente organisa le Bureau International du Travail dont le but fondamental était d'établir des statistiques et une documentation complète sur la situation économique et sociale de la classe ouvrière à travers le monde, en suite d'obtenir des États membres le relèvement de la condition ouvrière et l'extension de la législation sociale.

Sous la direction d'Albert Thomas, en douze ans, la Conférence du Travail a voté trente et une conventions et donné son accord à 450 ratifications. Jamais le BIT n'aurait pu les obtenir sans les actions vigoureuses et les interventions personnelles d'Albert Thomas.

«Je cours à travers les pays et les continents, de Berlin à New York, à Buenos Aires ou à Rio de Janeiro, disait-il. Heureux, si j'ai pu voir un peu plus clair dans les situations nationales et les problèmes internationaux et si je peux rapporter quelques

ratifications, des conventions internationales ou quelque projet de législation nationale qui marque un tout petit progrès vers la juste et pacifique organisation du monde.»

Toute son activité au BIT était imprégnée de ces deux grandes et essentielles préoccupations de sa vie: «La morale internationale, disait-il encore, naîtra des solidarités effectives que bon gré, mal gré, la misère et la souffrance imposent aux peuples; elle naîtra aussi de la foi fervente, de l'espérance inlassable de ceux qui se sont dévoués, jusqu'à l'épuisement de leur être physique, à la grande cause de la paix et de la civilisation.»

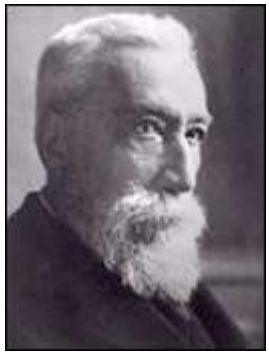
«Sous Albert Thomas, écrivit, Léon Jouhaux, le BIT est devenu l'organisme qu'il devait être; sans lui, il n'eût été qu'une bureaucratie médiocre et sans initiatives. Il fallait la volonté égale, l'opiniâtreté puissante d'Albert Thomas pour éviter un avortement total d'une grande entreprise, née de la pensée du syndicalisme français.»

Dans l'hommage que le BIT et le monde du travail vont rendre ce mois-ci à la mémoire d'Albert Thomas, comment, en effet, ne pas associer également Léon Jouhaux? N'étaient-ils pas liés par le même idéal de justice sociale, et par la volonté de donner à l'organisation internationale du travail l'audience nécessaire à l'accomplissement de sa mission?

Théodore Beregi

Anatole France

***Force Ouvrière* n°462, daté du 16 décembre 1954.**



Il y a trente ans que mourait Anatole France. A propos de son anniversaire, des chroniqueurs tenteront de dénigrer son œuvre «déjà vieillie», paraît-il.

Et, si à notre manière, nous célébrons sa mémoire, c'est que France non seulement aimait les ouvriers, mais les soutenait dans leurs efforts et leurs actions syndicales, par sa parole, ses écrits fraternels et généreux.

Ses discours et ses articles, peu connus aujourd'hui, sont probants à cet égard, mais ils ne figurent pas dans ses œuvres complètes, car on essaya toujours de dissimuler ou de minimiser ses rapports et son attachement avec le prolétariat.

En 1906, quand les fonctionnaires d'État luttèrent pour leur droit syndical, Anatole France appuya de cœur et d'esprit: leur revendication légitime: «Lorsque, dans la société actuelle se produit ce grand mouvement de solidarité ouvrière que rien ne peut plus arrêter, lorsqu'un esprit d'humanité, inspira aux travailleurs une organisation défensive contre laquelle se briseront tous les efforts des classes dirigeantes, on vit les fonctionnaires et les employés de l'État et ceux qui manient la pioche, se jeter d'un élan unanime dans la voie libératrice et montrer, en s'associant entre eux et en se rapprochant des prolétaires, qu'ils cherchaient dans la fraternité sociale les garanties de leur propre indépendance… La lutte entre les défenseurs des antiques privilèges de l'État et le prolétariat des bureaux, des écoles, des postes, s'annonce comme le fait social le plus considérable et le plus fécond en conséquences de l'heure présente.»

Cet humaniste d'une culture prodigieuse, plein de finesse, et d'esprit, ce Voltaire moderne, dont l'art de la forme pourrait à lui seul faire un écrivain de valeur, mesurait l'importance du syndicalisme pour la destinée et l'avenir des travailleurs. Il y a près de 50 ans, quand les instituteurs demandèrent au gouvernement de pouvoir se syndiquer, d'adhérer à la CGT et de s'affilier à la Bourse du Travail, Anatole France déclara dans une réunion syndicale des éducateurs, à la Société des Savants: «Instituteurs, vous vous faites du syndicalisme l'idée la plus haute. Vous ne considérez pas seulement que cette institution vous fournira les moyens de défendre vos intérêts professionnels. Vous y cherchez surtout des avantages d'ordre public… Et les Bourses du Travail auxquelles vous demandez votre adhésion, sont les organes nécessaires de la classe ouvrière et que le droit et le devoir des travailleurs organisés est d'en faire partie.»

Ainsi Anatole France réclama pour les fonctionnaires et pour les enseignants «la capacité syndicale pleine et entière qui peut seule, disait-il, les affranchir de la tutelle des administrations».

La condition sociale du prolétariat le révolta et dans un discours à la Société des habitations hygiéniques à bon marché, il dénonça en 1902, leurs logements miséreux, indignes d'une nation civilisée: «Peut-on offrir sans ironie les trésors magnifiques de l'esprit humain, dit-il, à des êtres que la vermine dévore dans des soupentes et qui ne dorment qu'en respirant le typhus et la tuberculose.»

En une autre occasion, il rend hommage aux ouvriers qui, au moment de la tentative du coup d'État du général Boulanger, ont sauvé la République: «Tout fut sauvé par la robuste résistance du prolétariat à l'esprit de mensonge et de l'oppression. Le prolétariat sauva la République dont il avait peu à se louer et qui n'avait pas assez fait pour lui. Il apparut clairement alors que la force de la République résidait dans le peuple des travailleurs manuels.»

Telle fut l'opinion d'Anatole France sur la classe laborieuse, reconnaissant ses qualités morales et humaines, son courage et son abnégation. Il était solidaire avec ses combats pour l'édification de la cité future. C'est pourquoi Léon Jouhaux eut raison de dire jadis: «La classe ouvrière se souviendra toujours qu'aux heures difficiles et critiques de notre histoire, Anatole France descendait dans la mêlée. Simple et bon, il fut toute sa vie pour le droit contre l'arbitraire, pour la justice contre l'oppression, pour le travail libre, contre l'exploitation asservissante et dégradante. Sincèrement, totalement, Anatole France apporta à la cause des humbles tout l'appui de son art, car nul des efforts pour améliorer, embellir la vie des hommes ne lui paraissait négligeable.»

Théodore Beregi

Louise Michel

***Force Ouvrière* n°475, daté du 17 mars 1955.**

Louise Michel, surnommée «la vierge rouge» était un symbole de l'émancipation du prolétariat; son nom prestigieux était une sorte de légende, plus particulièrement pendant la Commune de Paris, lorsque bravant la mort, elle combattit avec un courage lucide et exemplaire pour le triomphe de la justice sociale. C'est en effet, dans les moments les plus tragiques et les plus désespérés de l'histoire des travailleurs français que Louise Michel révéla ses dons exceptionnels d'héroïsme et d'humanité qui confèrent à sa personnalité un attrait séduisant et singulier à la fois.

Louise Michel, dès sa jeunesse, était une républicaine enthousiaste. Le coup l'État du 2 décembre 1851, les arrestations et les proscriptions l'avaient révoltée. Au début de l'Empire, elle vint à Paris, où elle gagnait misérablement sa vie quotidienne comme institutrice, mais en même temps elle travaillait pour la liberté future des opprimés. Elle fréquentait les disciples de .Blanqui, les clubs des étudiants républicains et assistait aux réunions des sociétés secrètes. Elle apparaît à cette époque comme une idéaliste passionnée, d'une vive et généreuse sensibilité, rêvant de la révolution sociale qui engendrera un renouveau dans l'existence des humbles. «Si la Révolution qui gronde sous la terre laissait quelque chose du vieux monde, ca serait toujours à recommencer! Elle s'en ira donc pour toujours la vieille peau de la chrysalide humaine». Louise Michel exécrait Napoléon III et son régime. La souffrance atroce des républicains et des socialistes déportés à Cayenne et à Lambessa, attisait sa haine inextinguible contre l'Empire qu'elle a exprimée en des poèmes frémissants, en même temps que ses espérances, son amour de la vérité et sa philosophie du bien.

Le crépuscule de l'Empire approchait. Louise Michel sentit la prémonition de sa chute prochaine. Le désastre de Sedan a confirmé sa clairvoyance fatidique. L'Empire de «Napoléon le petit» s'écroula, et la proclamation de la République l'avait emplie d'une joie inexprimable. «La République c'était comme une vision de reve» et elle glorifia cette République qu'elle désirait et souhaitait avec tant de fougue et d'exaltation.

Pour Louise Michel l'heure de l'action avait sonné. Elle devint membre du comité de vigilance, dont le but était de sauvegarder la République, et un des orateurs des clubs révolutionnaires. Elle exerça sur les masses ouvrières une influence suggestive et stimulante par sa parole communicative et chaleureuse.

Cependant, ses idées évoluaient de plus en plus vers le socialisme. Elle participa le 22 janvier 1871, l'arme à la, main et en uniforme de la Garde Nationale, à la tentative malencontreuse de l'insurrection ouvrière des Blanquistes. Deux mois plus tard, elle accueillit la Commune avec enivrement, car, pour elle, «son triomphe c'était le triomphe de la justice et du progrès humain». Pendant toute la durée de la Commune, jusqu'au dernier jour dramatique de la Semaine sanglante, Louise Michel lui sera désespérément fidèle, la servira comme ambulancière et comme soldat dans les compagnies de marche, puis comme engagée dans le 61e bataillon, en combattant en première ligne aux Moulineaux, au fort d'Issy, à Clamart, à Montrouge, avec un dévouement surhumain, un esprit de solidarité et de sacrifice et un mépris total du danger et de la mort.

Après l'écrasement de la Commune, Louise Michel fut emprisonnée pendant plus de dix-neuf mois et le 16 décembre 1872, jugée par le Conseil de guerre de Versailles. Son attitude devant ses juges était fière, digne d'une héroïne révolutionnaire résolue et indomptable. «Elle portait des vêtements noirs; sa démarche était simple et assurée, son maintien était modeste, calme et sans ostentation», écrivit un chroniqueur du temps. Elle revendiquait hautement la responsabilité de ses actes et demandait non pas la grâce, mais d'être fusillée à Satory, comme ses compagnons d'armes. Elle proclama son attachement profond à l'idéal éthique du socialisme.

«La Commune de Paris voulait avant tout la révolution sociale, disait-elle; la révolution sociale est le plus cher de mes voeux, je me fais l'honneur d'avoir été un de ses promoteurs». En apprenant son procès et son comportement admirable, Victor Hugo, rendit un émouvant hommage «à sa bonté, à sa fierté de femme populaire, à son héroïsme et à sa vertu».

Louise Michel fut condamnée à la déportation et envoyée à la Nouvelle-Calédonie, où, pendant huit ans, elle supporta les immenses souffrances physiques et morales, les insultes et les vexation avilissantes, sans toutefois renoncer à ses rêves humanitaires.

Après les terribles épreuves qu'elle avait subies au cours de sa déportation, toutes les formes de l'autorité et de la servitude humaines lui faisaient horreur. Quand elle revint en France, après l'amnistie, elle ne pensait derechef, qu'à la réalisation d'une société collective, où la liberté individuelle, la dignité de la personne seraient pleinement respectées.

Louise Michel reprit ses combats révolutionnaires et apporta son concours à la classe ouvrière dans ses efforts d'émancipation, en organisant des tournées de conférences dans toute la France et en Belgique.

Lorsque dans les années de 1880, la classe ouvrière fut contrainte de faire des grèves revendicatives, Louise Michel se mêla spontanément au mouvement social. Elle soutint par sa plume et son éloquence vigoureuses les grèves des mineurs de Décazeville et celles des tisseurs de Lille et d'Amiens. Elle organisa, avec le syndicaliste Emile Pouget, la fameuse manifestation des chômeurs contre la misère le 18 mars 1883, sur l'Esplanade des Invalides. Cette révolutionnaire impavide ignorait le répit. Son agitation incessante et sa propagande lui valurent des emprisonnements à Saint-Lazare et à Clairvaux. Mais ni les menaces de mort, ni la raillerie médisante ne purent la détourner de sa mission sociale. Et jusqu'à sa mort elle resta, en effet, l'apôtre sincère d'un monde régénéré par la transformation morale des individus.

Ses ouvrages: *Les Microbes humains, Le Monde nouveau,* et *Prise de Possession* nous incitent à réfléchir sur la destinée exceptionnelle des femmes célèbres de l'histoire.

Louise Michel, «la pétroleuse», fut en vérité une révoltée et une visionnaire, au coeur débordant de bonté. Il y avait dans ses sentiments et dans ses idées un mélange, de romantisme et d'illusion. Sa pureté d'âme et la noblesse de ses intentions ont prouvé cependant le désintéressant absolu de ses combats qu'elle a livrés pour la liberté et le bonheur du peuple.

Théodore Beregi

George Sand

Force Ouvrière **n°445, daté du 12 août 1954**

En célébrant le 150° anniversaire de la naissance de George Sand, on a évoqué récemment sa situation dans les lettres françaises du XIXe siècle, et l'intérêt que ses oeuvres romanesques ont suscité non seulement en France, mais à l'étranger.

Mais en dehors de son activité littéraire fébrile, George Sand manifesta sa sympathie envers le prolétariat, dans une période de sa vie lorsqu'elle: a subi l'influence de Perdiguier, de Pierre Leroux et de Louis Blanc. En effet, la condition sociale et la souffrance des travailleurs lui ont inspiré des romans et des articles révolutionnaires, pleins de flamme, d'exaltation et d'espoir.

Ainsi le *Livre du Compagnonnage* de Perdiguier avait produit plus particulièrement une curieuse transformation dans ses sentiments et dans ses idées. On sait, l'amitié qui lia George Sand à Perdiguier et à sa famille; et avec quelle générosité, la célèbre romancière aida pécuniairement Perdiguier et sa femme dans leur vie de misère. Il est bon de rappeler que c'est justement la lecture du *Livre du Compagnonnage* d'Agricol Perdiguier qui suggéra à George Sand, *Le Compagnon du Tour de France*, son premier roman social qui est une illustration de sa conception utopique de la fusion des classes: une aristocrate, Yseult de Villepreux, épouse d'un homme du peuple, Pierre Huguenie, pour devenir «peuple».

Avant la Révolution de 1848, George Sand témoigna encore de son admiration et sa sollicitude bienveillante envers la classe ouvrière, en révélant, dans la *Revue Indépendante*, les oeuvres des poètes ouvriers, comme celles du boulanger Reboul, de l'ouvrier imprimeur Adolphe Boyer, du coiffeur Jasmain, du tisserand Magu et du maçon toulonnais Charles Poney, auteur de *Marines*. A ce dernier elle écrivit: «Mon enfant, vous êtes un grand poète, le plus inspiré et le mieux doué parmi tous les beaux poètes prolétaires». Il est significatif que George Sand publia en 1842, dans la *Revue Indépendante* ses *Dialogues familiers sur la poésie des prolétaires*, en montrant leurs possibilités créatrices. C'était la première fois qu'un écrivain, d'origine bourgeoise, découvrait et appréciait leurs talents poétiques. C'était une nouveauté; George Sand fit admettre leur présence dans la vie littéraire.

Mais c'est au cours de la Révolution de février 1848, qu'elle a manifesté avec plus d'éclat, son affection et son dévouement pour la classe ouvrière. Jamais, peut-être, elle ne fut plus enthousiaste et plus furieuse que pendant les grands évènements de 1848, quand elle rédigeait les *Bulletins de la République*, au ministère de l'Intérieur. Là elle apparaît avec sa sensibilité égalitaire toute romantique, son inquiétude, son indignation et sa colère. Elle jette son anathème contre les privilégiés, les profiteurs et les parasites. Elle décrit en des termes émouvants et véhéments à la fois la détresse et les conditions affreuses dans lesquelles le prolétariat vit et travaille. «Travailleurs, venez dire ce que vous avez souffert, que votre vie a été un martyre, qu'on aura peine à croire. Que le régime de l'industrie avait pourtant résolu ce monstrueux problème d'enfouir dans des usines infectes non seulement l'homme, mais femme et enfant.
Venez dire vos inquiétudes et vos soucis lorsqu'une maladie vous faisait compter les jours sans travail, que dans certaines industries l'homme ne vieillit pas et que les jeunes filles à peine développées, n'avaient pas de choix entre le suicide et la prostitution. Et quand les ouvriers sans travail, dévorés par la faim, et démoralisés par le froid, ont été obsédés par le suicide ».

George Sand reconnaît l'importance vitale du problème du salaire, quand elle écrit: «La question du salaire résume toutes les autres dans le moment où nous sommes La question de vie ou de mort de l'ouvrier est plus étendue et réclame des secours de plusieurs natures. Pour elle, l'égalité, c'est la participation de tous les citoyens aux avantages sociaux ».

Elle estime que dans la République la classe ouvrière a droit à la liberté au travail, et au; bonheur.

«La société vous doit désormais de souder vos plaies et d'y porter remède. Elle vous doit du travail, des aliments, de l'instruction. La société, vous allez y porter la main. Travailleurs, c'est un édifice que vous allez construire pour la postérité».

Tel était l'état d'esprit de George Sand, pendant la Révolution de février. Le contenu et le ton exaspéré de ses *Bulletins officiels*, reflétaient fidèlement la situation sociale dramatique de la classe laborieuse, sous le règne de Louis-Philippe. Ses Bulletins étaient un cri d'alarme, de soulagement et d'un immense espoir. Ils montraient surtout les véritables sentiments et les intentions nobles; et désintéressées qui les animaient, en luttant non seulement pour l'émancipation des femmes, mais pour une vie heureuse et fraternelle du monde du travail.

La défaite de l'insurrection de juin 4 et la terreur, ont complètement démoralisé George Sand. Cependant, elle n'a cessé d'intervenir auprès de Napoléon III pour sauver des ouvriers de la déportation à la Nouvelle-Calédonie, pour obtenir leurs amnisties et pour secourir leurs familles dans la misère.

Il est hors de doute que par ses écrits et par ses actes, elle a servi le peuple. Et sa belle attitude pendant la Révolution de février, mérite que la classe ouvrière ne l'oublie pas.

Théodore Beregi

Maxime Leroy

***Force Ouvrière* n°620, daté du jeudi 16 janvier 1958**

J'ai bien connu le sociologue Maxime Leroy, qui mourut récemment, après avoir écrit des livres pénétrants; pleins de chaleur, d'humanité et d'intelligence, consacrés aux réformateurs sociaux célèbres: Proudhon et Henri de Saint-Simon, au mouvement syndicaliste et à l'histoire des idées sociales en France.

Maxime Leroy avait une affinité réelle avec la classe ouvrière qui remonte à l'époque héroïque du syndicalisme français. Je crois que c'est surtout sa générosité et son sentiment profond de la justice qui expliquent son rapprochement du monde du travail. Ami de Griffuelhes et de Merrheim, il échangea une correspondance avec l'ancien secrétaire général de la Fédération des Métaux. Lorsque nous évoquions, au cours de nos rencontres, leur influence décisive sur l'action et l'évolution du mouvement syndical, il ne manquait pas de louer leur valeur d'organisation, leur capacité exceptionnelle dans les luttes revendicatives et leur sincérité absolue qui prouvait une probité morale indiscutable.

Maxime Leroy assista au congrès confédéral d'Amiens de 1906 et apporta son concours à l'élaboration de la Charte de l'indépendance syndicale. Il s'intéressa aux problèmes nouveaux du mouvement ouvrier à l'époque où ce dernier traversait une période tumultueuse, caractérisée par des agitations et des revendications, conséquence logique du progrès économique et industriel incessant. Ce magistrat, qui étudia la psychologie de l'évolution sociale en France et le mécanisme de la législation ouvrière, suivit attentivement la bataille que les organisations syndicales, en pleine recrudescence, livrèrent simultanément au patronat et à l'État.

C'était au temps où la Confédération Générale du Travail menait une campagne déterminée pour la journée de huit heures et que les fonctionnaires réclamaient le droit syndical que le gouvernement leur refusa. Maxime Leroy, dans une étude juridique fort pertinente, intitulée *Les Syndicats de Fonctionnaires*, publiée en 1907, prit position en faveur de la revendication des employés d'État: «Les fonctionnaires préparent et élaborent le fédéralisme professionnel. Il se dresse une classe ouvrière dans les administrations publiques qui n'est pas indifférente vis-à-vis d'elle-même; elle manifeste une grande ardeur politique et constitutionnelle, dont les associations de fonctionnaires sont les œuvres et les témoignages».

D'après Maxime Leroy, le droit syndical des fonctionnaires était juridiquement indéniable. Les fonctionnaires avaient le droit, en effet, de défendre leur intérêt professionnel sur le plan d'égalité, comme les organisations syndicales de l'industrie le faisaient pour leurs membres. En 1909, la Fédération des Fonctionnaires fut créée.

C'est la sympathie pour la classe laborieuse qui inspira à Maxime Leroy son ouvrage: *La Coutume ouvrière*, paru en 1913, qui fit autorité, et dans lequel il analyse avec objectivité la structure, l'organisation et le fonctionnement des Bourses du Travail, des Fédérations professionnelles, des Unions des Syndicats, de la Confédération Générale du Travail, des Sociétés coopératives syndicales et de l'Internationale ouvrière.

Cet ouvrage, original dans sa conception, dans sa forme et dans son idée générale, se différencie entièrerement des histoires un peu schématiques écrites sur le mouvement syndical jusqu'alors. Dans l'introduction, l'auteur a dit à ce propos: «J'ai voulu tenter l'œuvre nouvelle d'une systématisation de la pratique syndicale qui s'est développée librement, en dehors de la loi. J'ai tenté une explication descriptive de la coutume ouvrière, selon la méthode générale proposée par la nouvelle sociologie qui s'est mise à l'école de l'histoire.»

Maxime Leroy avait atteint son but en donnant un tableau complet de la vie organique intérieure du mouvement ouvrier corporatif. Pourtant, il ne voyait dans son livre, qui exigea une importante et scrupuleuse documentation, «qu'un modeste répertoire du droit prolétarien, précédée d'une note historique dont l'objet était de situer dans le temps les règles et les institutions ouvrières.»

Or, avec le recul du temps, on peut dire que les deux tomes sur la Coutume ouvrière sont davantage qu'un simple répertoire, car Maxime Leroy a fait, en marge, des réflexions judicieuses, pleines d'intérêt, et a donné une interprétation philosophique et sociologique sur la véritable destination du mouvement ouvrier qui est toujours valable:

«Le syndicalisme droit créer sa morale et dès maintenant la vivre... Les mœurs ouvrières seules donnent leur portée révolutionnaire aux décisions des Congrès; révolutionnaires, c'est-à-dire supérieures. L'objet du syndicalisme est de préparer une société basée sur le travail, sur les règles de la production.»

Au lendemain de la première guerre mondiale, en 1919, Léon Jouhaux réclama au Congrès confédéral de Lyon, la nationalisation des industries et des grands services d'utilité publique. Cette idée constructive de la CGT suggéra à Maxime Leroy son livre, publié en 1921: *Les Techniques nouvelles du syndicalisme*, où il écrivit: «La CGT élabore au grand jour des règles techniques et juridiques du travail et de la production... Le prolétariat tente une révolution pour opérer, au profit de l'ordre, une jonction entre le doit aux bienfaits sociaux et l'obligation au travail uitle. »

Les techniques nouvelles du syndicalisme réformiste consistaient plus exactement, dans «une organisation moderne du travail selon la liberté et dans la recherche des modes supérieurs de discipline, par de meilleures organisations qui s'imposeront, nécessairement, à la raison. La technique est un bien commun et c'est en tant que bien commun de tous les humains qu'elle a fait son entrée à la CGT.»

On sait que l'idée réformatrice de la nationalisation, réclamée par Jouhaux, il y a près de quarante ans, a été réalisée depuis dans plusieurs secteurs privés et publics de la production industrielle.

«L'ouvrier, lui, veut asseoir la cité civile et politique sur le travail, c'est-à-dire sur son propre effort. » (1)

Maxime Leroy, sans conteste, par ses travaux, relatifs au monde syndical, a contribué à la conquête des droits et des revendications sociales des travailleurs qu'il a servis, il est vrai, sans démagogie tapageuse, mais comme un sociologue constructeur, avec son coeur, son jugement éclairé et son érudition.

«Humainement, peut-on refuser sa sympathie à des hommes qui luttent pour leur liberté, leur dignité, agissent et pensent pour leur intérêt immédiat, toujours. puissants sur l'esprit pour renouveler la civilisation par les règles de leur travail, de plus en plus techniques solidaires et égalitaires.» (2)

En effet, Maxime Leroy qui écrivit ces lignes en 1913, conserva sa sympathie à l'égard de la classe ouvrière jusqu'à sa mort. Il resta sensible à ses malheurs comme à ses combats fructueux qui ont relevé progressivement sa condition sociale.

Théodore Beregi

(1) Cf. Maxime Leroy : Techniques nouvelles du syndicalisme, Paris, 1921.
(2) Cf : Maxime Leroy : La Coutume ouvrière, 2 volumes, Paris, 1913.

Charles Peyer

Force Ouvrière **n°563, daté du 6 décembre 1956**

Trente années d'histoire du syndicalisme hongrois libre sont liées indissolublement à l'activité passionnée et inlassable de notre camarade Charles Peyer, qui vient d'être terrassé par une crise cardiaque.

Non seulement dans son pays, mais dans le mouvement syndical international, Charles Peyer avait une grande popularité avant la deuxième guerre mondiale, en tant que militant de valeur, orateur, conférencier, journaliste et organisateur.

A ses qualités syndicalistes s'unissait une rare probité morale qui renforçait encore davantage sa position dans les organisations ouvrières hongroises, en dépit d'incessantes charges malveillantes et acrimonieuses dont il était l'objet de la part des communistes, durant de très longues années. Mais son esprit bien équilibré et son corps robuste résistèrent toujours aux turpitudes abominables et aux calomnies infâmes de ses ennemis.

Charles Peyer n'avait qu'un seul but: servir de toutes ses forces la classe ouvrière en luttant pour le relèvement de sa condition de vie et n'avait qu'un seul idéal: œuvrer utilement pour le progrès du syndicalisme et pour l'émancipation sociale et économique des salariés hongrois.

Sa vie militante est si féconde et si exemplaire qu'elle mérite d'être évoquée en quelques traits significatifs.

Ouvrier métallurgiste, Charles Peyer était un autodidacte qui avait le goût de la lecture et de l'étude et qui, par sa persévérance, se forma lui-même. Très jeune, il commenta à militer dans son syndicat où l'on remarqua ses dons d'intelligence et d'organisation.

Rapidement, il se distingua du mouvement syndical et dans le parti social-démocrate, si bien qu'en 1918, au lendemain de l'effondrement de la monarchie austro-hongroise, il devint, sous la République, commissaire du gouvernement

Charles Peyer fut un de qui, en mars 1919, s'opposa avec énergie à la fusion des socialistes et des communistes, ce qui explique qu'il était suspect et surveillé constamment sous le régime de la dictature bolchevique de Béla Kun.

Lorsque, après la chute de la tyrannie soviétique en Hongrie le 1er août 1919, le militant ouvroer Jules Peidl fut chargé de former un gouvernement syndicaliste, Charles Peyer fut nommé ministre.

Quelques années plus tard 1922, il était élu député des mineurs, sur la liste socialiste et dès lors, il joua, comme leader, dans le mouvement ouvrier hongrois un rôle de premier plan, en même temps qu'il fut un des dirigeants les plus qualifiés de l'Assurance sociale ouvrière.

Dès 1938, Charles Peyer combattait vigoureusement l'implantation des méthodes hitlériennes en Hongrie et dénonça dans la Chambre des Députés, les conséquence funestes de l'alliance de la Hongrie avec le III° Reich. C'est pour cette raison qu'il fut déporté par les nazis hongrois à Mauthausen.

Lorsqu'il revint dans son pays, après la chute de la dictature des croix flêchées, il refusa toute collaboration avec les communistes qui le haïssaient avec une vieille tenacité.

Bien qu'il fut de nouveau élu député socialiste en 1946, pratiquement il ne pris part dans la vie politique du pays. Les traîtres de la classe ouvrière, comme Arpad Szalrasits, Georges Narosan, Jean Harustyak, Sandor Ronai, Zoltan Horvath, qui ont livré les organisations syndicales au parti communiste «frère», pour «sceller» la fameuse unité syndicale, veillèrent à ce que Charles Peyer ne puisse contrecarrer leur oeuvre de trahison et de destruction!

Déçu et écoeuré il décida d'émigrer aux Etats-Unis, où il continua de lutter pour un mouvement syndical affranchi de la tutelle despotique du parti communiste et travailla pour une Hongrie libre et indépendante jusqu'à son dernier souffle. Pendant son absence, les communistes, sur l'ordre du dictateur Rakosi, confisquèrent tous ses biens, pour se venger bassement de son comportement patriotique et syndicaliste.

Secrétaire général, puis président de la Confédération générale du Travail hongrois libre, le mérite de Charles Peyer, c'est d'avoir su réorganiser promptement le mouvement syndical hongrois, au lendemain de la première guerre mondiale, lui insuffler un esprit combatif nouveau et contribuer à son développement jusqu'à la deuxième guerre mondiale.

Si les syndicats ont pu accomplir pendant plus d'un quart de siècle une œuvre salvatrice dans la vie économique de la Hongrie d'avant-guerre, c'est grâce à l'autorité, à la fermeté de caractère et au courage lucide de Charles Peyer, qui fut le chef incontesté du mouvement syndical hongrois, aimé et particulièrement estimé par le monde du travail.

Théodore Bérégi

Gaston Couté

Force Ouvrière n°517, daté du 12 janvier 1956

Il y a soixante-quinze ans cette année que le poète-chansonnier Gaston Couté naissait à Beaugency, dans la Beauce, ce pays admirablement décrit par Emile Zola et que Gaston Couté chanta plus tard avec tant de nostalgie.

Gaston Couté n'appartient pas à la catégorie des chansonniers médiocres, qui débitent des fadaises pour «divertir». Il apporta de son pays natal un accent particulier et un lyrisme nouveau, qui témoignent de l'originalité et du génie. S'il a «mal tourné», comme le dit sa chanson, c'est qu'il était un poète-né, amoureux de la mâture et de la vie, un rêveur incorrigible, exaspéré jusqu'à la révolte.

Au cours de sa vie désordonnée et tourmentée, il ne cessa de lutter confire le conformisme malléable, la bêtise, la méchanceté des envieux et l'amoralité de ses imprésarios qui l'exploitaient

sans scrupule. Avec un talent vigoureux, il mourait de faim «à la Belle Epoque». Aujourd'hui, on reconnaît qu'il a renouvelé l'art de la chanson populaire et qu'il a donné un ton plus suggestif à la poésie révolutionnaire.

La destinée de Gaston Couté, même dans sa brièveté, est si émouvante et si dramatique, qu'elle mérite d'être contée. Alors, on comprendra encore mieux la noblesse de son âme; la beauté de ses sentiments et toute l'humanité de sa poésie, inspirée par ses souffrances, ses déboires, ses révoltes et ses ardentes convictions sociales.

Fils d'un meunier qui le destinait à l'administration des Finances; Gaston Couté passa deux ou trois ans dans un lycée d'Orléans; où il préféra rimer des vers plutôt que d'étudier. Avide de liberté et d'indépendance, poussé par son génie précoce, il abandonna les classes et entra dans la rédaction d'un journal local, qui publia ses premiers vers et ses fantaisies rimés. De tempérament bohême et plein d'ambition, il débarqua à Paris, à l'automne de 1898, avec 100 francs dans sa poche, pour imposer son talent au public de la capitale.

A Paris, des déceptions cruelles l'attendaient: au cabaret de l'Ane Rouge, il récitait ses poèmes pour un café crème, son seul salaire. Et ce fut le commencement d'une existence de misère effroyable; certains jours il ne mangeait pas et ne savait où coucher; il menait une vie errante, «sous la neige et sous la pluie, sans chaussures et sans presque de vêtements».

A 19 ans, il est engagé aux Funambulles à 3 fr. 50 le cachet par le poète Jean Rictus, auteur des *Soliloques du Pauvre*, qui a décrit avec des traits pittoresques sa première rencontre avec le jeune poète paysan:

«Couté, nous apparut en blouse bleue, sa blouse des dimanches ruraux et des jours de foire, passé sur ses «biâux habits». Il était coiffé d'un feutre noir et pointu à larges ailes, et c'était à cette époque le petit gars trapu et de teint coloré qui nous arrivait tout droit de sa Beauce».

Aux Funambules, Gaston Couté récita des poèmes qui révélaient déjà sa personnalité neuve et sa vocation de chansonnier: *Le Champs de naviots, Dernière' bouteille* et *l'Héritage*, dans lesquels est traduite avec une vigueur incisive l'âme madrée et cupide des croquants. «Ses poèmes, écrivait Rictus, sentaient bon la terre, les foins, les labours, les emblavures, les vergers et les bois, toute la campagne en un mot... Cet adolescent de génie joignait déjà à ses dons extraordinaires une technique des plus habiles et la connaissance approfondie du métier».

Le dénuement extrême dans lequel il se débattait ne l'avait pas découragé. Il poursuivait sa vie vagabonde et de poète pour laquelle il était fait, avec tous ses inconvénients, ses illusions, ses détresses et ses invincibles espoirs qui seuls donnèrent à sa vie une raison valable.

Déjà populair; et son talent admiré, Gaston Couté présentait ses vers avec une diction inimitable, dans les cabarets parisiens: Le Carillon, l'Alouette, le Quartier Latin, les Noctambules et le Grillon. Souvent, il allait à Belleville, interpréter ses poèmes aux ouvriers qui lui faisaient un accueil chaleureux, car il était fraternellement solidaire avec eux, dans leurs combats et leurs aspirations: «C'est le 1er mai. Debout camarades! – Déjà l'avenir se laisse entrevoir: – Ayons confiance – Après l'hiver le printemps s'avance – Chassant les corbeaux au triste vol noir – C'est le 1er mai. Marchons camarades – Les jeunes rameaux sont couleur d'espoir.»

Cette profession de foi énoncée était vraie, par une communauté de sentiment et de pensée avec la classe ouvrière, qui se manifeste avec plus de force et d'éclat dans ses *Chansons de la Semaine*, publiées régulièrement par la *Guerre Sociale*. On y trouve des poèmes qui expriment simplement, avec une poignante gravité ses impressions sur la détresse collective: «Plus tard, sombre esclave, noir prolétaire – Sentant en son coeur l'orage monter, – A bout d'injustice, à bout d'mière – Il est sur le point de s'révolter.»

C'est précisément la réalité humaine communiquée, en patois le plus souvent, qui donne à sa poésie, la couleur locale, une irrésistible séduction et une puissance durable. Le secret de de son art est dans l'accent et dans Ie ton, auxquels s'ajoutent toujours sa matoiserie paysanne et son humour, teinté d'un brin de mélancolie.

Pour se convaincre qu'il était le plus lyrique des poètes-chansonniers, il suffit de lire: *La Chanson de Printemps, Après Vendanges, Les deux Chemineaux, A l'Auberge de la route, L'Odeur du Fumier*, où il exprima la nostalgie de sa Beauce natale, sa sensualité, ses désirs, ses joies et ses rêves: «Le matin est joli comme trente-six sourires, – Le soeil est doux comme les yeux des bêtes...»

Couté a manié l'ironie avec virtuosité quand il fulmine contre l'Eglise, le militarisme, les capitalistes, les gens sordides et intéressés, dans *Le Gâs qu'a perdu l'esprit* et dans la *Chanson de l'Héritier*: «A présent que j'ai son héritage, – On me respecte partout dans le village – On est prévenant, on est poli. – Mais chaque fois que je couche dans son-lit, – Pendant tout le temp que là nuit dure, – Il vient rôder tout près de mon chevet, – Pour m'en faire autant que j'y en ai fait – Bon Dieu, que les morts ont la vie dure.»

Sa truculence n'a rien de vulgaire;ce n'est qu'une forme plus directe, plus naturelle de la vérité. Dans toute sa poésie rustique on sent cet amour intense de la vie, malgré ses amertumes et sa tristesse: «Vivons la vie, – vivons-là en restant des hommes tout bonnement.»

C'était bien sa philosophie humaine. Ce poète ne vivait pas pour lui et on l'a comparé avec raison à Tristan Corbière. Son ascétisme volontaire, son indifférence platonique à son propre bien-être, puis sa vie militante fébrile, disait Henri Bachelin, ont hâté sa mort prématurée, qu'il attendit avec une sérénité stoïque sur un lit d'hôpital, qui le délivra à trente et un ans.

Mais le «gars qu'a mal tourné» nous a laissé cependant le meilleur de son génie : la richesse de son cœur, l'originalité, les trouvailles de son art, l'humanité profonde et universelle de sa poésie.

Théodore Beregi

Constantin-Meunier

***Force Ouvrière* n°499, daté du 8 septembre 1955**

A la fin du XIXe siècle, les sujets de prédilection pour la peinture et la sculpture étaient les paysages, les portraits, les intérieurs, la nature et les animaux, avec leurs contrastes, leurs singularités, leurs attraits et leurs secrets.

Avec le peintre et sculpteur belge Constantin-Meunier, les scènes du travail pénètrent dans l'art, non pas par caprice, mais par une nouvelle vision esthétique. Cependant, il n'appartenait à aucun groupement politique, bien au contraire, il se tenait à l'écart des mouvements sociaux, et n'avait jamais mis son art au service d'une idéologie ou d'une doctrine. Il ne créait véritablement que lorsque ses dons artistiques pouvaient s'épanouir sans contrainte et sans limite.

Après avoir peint des scènes de la guerre des paysans, Constantin-Meunier chercha des thèmes d'inspiration dans le monde du travail. Sans doute, sa sympathie envers les ouvriers contribua-t-elle au changement d'orientation de son art et c'est ce qui explique le caractère social de ses compositions. Alors que d'autres peintres ne trouvaient que banalité dans l'existence harassante des ouvriers, Constantin-Meunier y découvrait des sujets de curiosité. En parlant de ses œuvres, l'écrivain belge Camille Lemmonier écrit: «C'est un art nouveau», qui a révolutionné l'esthétique de la peinture et de la sculpture européenne à la fin du XIXe siècle.

Pour pouvoir peindre ou sculpter la vie du travail, il visita tour à tour en Belgique, les laminoirs de Régissa, la verrerie du Val Saint-Lambert et les hauts-fourneaux de Cockerill, de Seraing. Il confia à un de ses amis: «Le hasard m'a mené dans le pays noir, j'étais frappé par une beauté tragique et farouche et j'ai senti comme une révélation d'une œuvre de vie à créer».

Dès lors, sa conception artistique évolue vers l'interprétation des faits sociaux. Il entreprend de peindre des milieux du travail et, en 1880, il expose au Salon de Paris les premières compositions de sa nouvelle tendance, représentant la *Chaudronnerie* et *Dans l'Usine*. Un peu plus tard, il exécute un tableau intitulé: *Fonte de l'acier*, qui atteste la justesse de l'observation, la puissance de l'expression et la compréhension profonde du labeur humain. Une aquarelle, *Le Laminoir*, fait d'après un dessin à l'usine de Régissa, montre son goût infaillible pour la représentation du travail et la sûreté de sa nouvelle technique qui ne cessera de se perfectionner jusqu'au moment où il abandonnera la peinture pour la sculpture.

En attendant, il fait de nombreux dessins sur les briquetiers mais surtout sur les mineurs dans les mines du Borinage qui sont de petits chef-d'œuvre, comme les *Hierscheuses, Descente dans les puits, Sortie de l'Ascenseur, Marche vers la fosses, Mineurs, les Wagonnets, le Grisou, Types Lorrains, Charpente-montecharge, Mineurs au repos*. Ces dessins, pris au vol, interprétant avec une émotion contenue l'épopée parfois dramatique de la mine et les visages humains tourmentés, labourés par le travail exténuant, sont saisissants par leur acuité, leurs traits précis et leur mouvement.

Il n'idéalise jamais les hommes et les choses de la vie qu'il étudie; il les peint ou il les sculpte comme il les voit et les sent. Dans aucune de ses œuvres, il n'y a ni rhétorique, ni recherche, ni grandiloquence; il est toujours réaliste et vrai.

Constantin-Meunier avait acquis la célébrité mondiale non pas par ses compositions picturales, qui révèlent cependant un art original, par leur conception visuelle et leur facture technique, mais surtout par ses sculptures et parmi lesquelles *Le Marteleur* qui s'imposa d'emblée à l'opinion publique. Cette statue en bronze, haute de deux mètres, représente l'ouvrier «qui à l'aide de longues tenailles, guide sous le marteau-pilon le fer puddlé». Meunier en exprima toute la rudesse et l'effort du travail. L'interprétation de l'ouvrier, accomplissant son labeur avec courage et parfois avec douleur, était neuve et personnelle. Octave Mirbeau écrivait, à propos de l'exposition du *Marteleur*: «Voilà donc un homme qui vit, qui agit et qui souffre. cette mâle figure a véritablement l'odeur même du peuple... C'est dans cette voie, qui est la vraie beauté, que la sculpture peut retrouver sa grandeur».

De la même inspiration et du même sentiment social est né le *Puddleur*. Cette composition vigoureuse, qui montre l'ouvrier sous le poids écrasant du travail, est tout le drame de l'homme épuisé et vaincu par la civilisation mécanique. Le *Souffleur de verre* exprime le métier pénible des verriers. En revanche, *Le Débardeur*, représenté debout, à une attitude énergique et fière. C'est l'homme victorieux, comme l'a dit le critique Gustave Van Zippe, qui marche obstinément, sûr de vaincre, de soulever tous les fardeaux sur ses fortes épaules vers des labeurs nouveaux».

Le grand sculpteur belge a consacré les derniers vingt-cinq années de sa vie à modeler la vie des mineurs, dans laquelle il trouva enfin l'angoissante et hallucinante beauté qu'il voulait exprimer le plus parfaitement possible. C'est ainsi qu'il a créé l'*Ancêtre, le Mineur accroupi, Vieux mineurs, la Glèbe* et le fameux groupe de *Grisou*. Dans ce dernier, sans emphase sentimentale, et sans fausse tristesse, il a magistralement traduit l'instant pathétique de la douleur de la mère devant le cadavre de son fils. *Le Mineur à la veine*, qui met en scène la lutte de l'ouvrier avec les éléments de la nature, travaillant durement dans une position accroupie et dans l'obscurité, témoigne la vigueur et la beauté plastique.

Constantin-Meunier avait conçu l'idée d'un *Monument du Travail*, mais il n'a pu exécuter qu'un haut-relief, inspiré de ses œuvres *Mineur à la veine* et *Dans la Mine*. Le Monument du Travail resta inachevé, de même que son *Monument-Zola* qui devait représenter les allégories de la *Vérité*, du *Travail* et de la *Fécondité*.

Dans les compositions picturales et sculptures de Constantin-Meunier interprétant la souffrance et l'effort de l'ouvrier, on y découvre le respect du travail et l'émotion esthétique de la création. Dans l'harmonie mystérieuse des formes, des contours, l'art souverain du magicien s'allie à la vérité tragique de la vie. la valeur inaltérable de son ciseau réside dans la simplicité du style, dans la hardiesse des idées et dans l'économie de ses moyens d'expression.

Constantin-Meunier fut le premier dans l'art plastique et pictural à glorifier le travail. par ce fait on peut le considérer comme un révolutionnaire des temps modernes.

Théodore Beregi

NE VOUS EN LAISSEZ PAS CONTER
LISEZ FO HEBDO